

343.9

LE
DÉMOCRATE 
DÉSABUSÉ,
OU
LA FRANCE,
EN 1792.
COMÉDIE.
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Ab ! ne fermons jamais la porte au repentir.

A D U B L I N .

DE L'IMPRIMERIE DE GRAISBERRY & CAMPBELL, 10,
Back-Lane, et se vend chez J. ARCHER, Dame-
Street, et D. GRAISBERRY, Capel-Street.

Et A L O N D R E S .

*Chez M. M. DULAU, Wardour-Street, L'HOMME South-St.
Manchester-Square ; et le principaux libraires.*

1800.

DEMOCRATIE

DÉMOCRATIE

ДЕМОКРАТИЯ

DEMOCRATIE

ДЕМОКРАТИЯ

47

8 25

171.



AVERTISSEMENT.

CETTE Comédie fut composée, en 1792 : elle n'est connue que par quelques lectures que l'Auteur en a faites dans sa nouveauté. Le règne sanglant de Robespierre la vieillit tout à coup. Les differens systèmes qui ont en lieu en France depuis la mort de ce monstre l'ayant rajeunie, l'Auteur se décide à la faire imprimer. Il espère qu'en faveur de la vérité des portraits, du plan et de l'ensemble de l'ouvrage, le lecteur ne jugera pas trop sévèrement la partie du style, qui se ressent quelquefois de la rapidité avec laquelle il fut écrit.

L'Auteur s'est permis d'annoncer dans son 4ème. Acte le rôle brillant que l'Angleterre joueroit bientôt dans la ligue des Souverains contre les Tyrans de la France. Quelques personnes ont trouvé cette prédiction hazardée, attendu qu'à cette époque les jacobins n'avoient pas encore déclaré la guerre aux Anglois. La Guerre n'étoit pas encore déclarée, cela est vrai, mais le génie inquiet et ambitieux de ces Anarchistes permettoit-il de douter d'une rupture prochaine, et la haute opinion que l'Europe avoit déjà de la générosité du Peuple Anglois, de la magnanimité de son Roi et des grands talents de ses Ministres ne dévoit-elle pas autoriser l'Auteur à faire une prédiction, que l'événement a justifiée ? au reste, s'il est taxé de hardiesse, il ne peut l'être de flaterie.

E R R A T A.

Page—Vers.

- 16 3 il dinne *lisez* il dîne.
17 5 } language *lisez* langage.
19 8 }
22 9 pattates *lisez* patates.
26 2 payez *lisez* payés.
40 2 infatiguable *lisez* infatigable.
44 29 réponse *lisez* réponse.
45 16 bource *lisez* bourse.
52 16 n'apposerez *lisez* n'opposerez.
59 6 Car l'orgueil, l'avarice assortissoient leurs noeuds
 lisez l'Avarice ou l'orgueil formoit toujours
 leurs noeuds.
71 5 } Valancienne *lisez* Valencienne.
11 }
73 12 de grace *lisez* de grâce.
77 11 je sais ma conduite *lisez* je sais que ma conduite.
83 14 toute fois *lisez* toutefois.
84 8 *Lisez* après en croirai-je mes yeux ? (*haut.*)
86 3 Je n'en saurois douter, c'est à la Providence,
 A qui nous le devons. *Lisez*
 Le moyen de douter si c'est la Providence
 A qui nous le devons !
88 1 Qu'importe? je saurai défendre sa querelle *lisez*
 Envers et contre tous je prendrai sa querelle.
92 10 amandemens *lisez* amendemens.
94 8 les bourbonns *lisez* les Bourbons.
96 21 libertés *lisez* liberté.
110 9 est ce un songe *lisez* est-ce un songe.
112 12 de ses affreux projets. J'ai *lisez* de ses affreux
 projets j'ai.



LE
DÉMOCRATE
DÉSABUSÉ,
OU
LA FRANCE
EN 1792.
COMÉDIE.



Ab ! ne fermons jamais la porte au repentir.

PERSONNAGES.

BONNEFOI.

Mad. DE BONNEFOI, Belle-mère d'Isabelle et de Lucette.

ISABELLE,
LUCETTE, } Filles de Mr. de Bonnefoi.

ARMAND, Capitaine de Vaisseau au service de L'Angle-
terre, et frère de Mr. de Bonnefoi.

MELCOUR, Officier François, amant d'Isabelle.

CHABOT, Membre de la seconde Législature.

BARBOT, Provincial, Major de la Garde Nationale de son
Canton, et cousin de Chabot.

JULIE, Femme de chambre de Mad. de Bonnefoi.

FANCHON, Cuisinière.

CARLIN, Nègre, courrier du Capitaine Armand.

CHAMPAGNE, Vieux domestique de Mr. de Bonnefoi.

ROBERT, Notaire.

La Scène est à Paris, chez Mr. de Bonnefoi, en 1792.



LE

DÉMOCRATE

DÉSABUSÉ,

C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un salon meublé aux trois couleurs.

MELCOUR, JULIE.

JULIE.

Melcour ici ! Melcour !

MELCOUR,

Embrasse-moi, Julie.

B 2

JULIE.

Toujours fou !

MELCOUR.

Comme toi toujours leste et jolie,

Mais que fait Isabelle ? Allons, ma chère, il faut,

Vers cet objet charmant me conduire au plutôt.

JULIE.

Elle vient de sortir, Vous l'aimez donc encore ?

MELCOUR.

Non, je ne l'aime plus, mon enfant ; je l'adore.

JULIE.

Isabelle à rentrer ne peut tarder long-tems ;

Elle ne s'attend pas à vous trouver céans.

Votre Corps est toujours, Monsieur, à Valenciennes ?

MELCOUR.

Où fort heureusement il fait un peu des fiennes.

Pour un maudit congé sans cesse j'écrivois

Au Bureau de la Guerre, et toujours sans succès :

Lundi, mon régiment, animé du saint zèle

De l'insurrection, vint me chercher querelle,

Et me signifier en termes très-précis,

Qu'il falloit, dans une heure, être loin des glacis.

Moi, qui fais comme on doit respecter l'Ordonnance,

Sur un cheval de poste aussitôt je m'élançai,

Et, zeste ! me voici.

JULIE.

C'est, je crois, un métier

Bien pénible, aujourd'hui, que celui d'Officier ?

MELCOUR.

Pénible ? mais pas trop ; non, Julie, au contraire,
 C'est un métier fort doux ; on n'a plus rien à faire ;
 Car les Municipaux, les Clubs obligéamment
 Prennent toute la peine, et nous prenons l'argent.

JULIE.

On vous a donc traité ? . . .

MELCOUR.

Comme un *Aristocrate*.

JULIE.

Vous l'êtes donc ?

MELCOUR.

Beaucoup : Et toi ?

JULIE.

Mais je m'en flatte.

Gardons-nous cependant, Monsieur, dans ce logis
 De l'avouer trop haut ; nous serions éconduits.
 Si Monsieur Bonnefoi, père de ma Maitresse,
 De sa fille pour vous approuve la tendresse,
 C'est qu'on n'a pas manqué de vous peindre, Monsieur,
 Comme étant *dans le sens*. (1)

MELCOUR.

Le portrait est flatteur.

Ce rôle à soutenir me paroît difficile.

JULIE.

Pour un cœur bien épris, Monsieur, tout est facile.

MELCOUR.

Monsieur de Bonnefoi, mon beau-père futur,
Est donc un *Enragé*? (2)

JULIE.

Non, son cœur est droit, pur ;

Il est fort entiché de la Démocratie ;

Mais il sacriferoit et son bien et sa vie,

Pour établir, fixer, sans révolution,

Sans répandre du sang, la Constitution.

MELCOUR.

Je vois, d'après cela, que quoique *Démocrate*,

Il est sensible, humain.

JULIE.

Avec l'Aristocrate

On l'apprivoiseroit ; et depuis fort long-tems,

Il seroit revenu de ses égaremens,

Sans un certain Chabot, dont le conseil perfide

A ses opinions en despote préside.

MELCOUR.

Quel est cet homme-là ?

JULIE.

C'est un Ex-Capucin,

Le plus grand scélérat, le plus noir *Jacobin*,

Qu'on ait encor lâché dans l'antre du *Manège*,

Qui d'une bouche impure, atroce et sacrilége,

Huché sur une borne, au coin d'un carrefour,

Au peuple qui l'entoure ordonne chaque jour,

Au nom du bien public et du *Philosophisme*,
Le pillage, le rapt, le meurtre et l'*Athéisme*.

MELCOUR.

Et l'on ne chasse pas d'ici ce monstre ?

JULIE.

Bon !

On l'appelle en ces lieux l'*Ami de la maison* ;

Et, si vous exceptez, Monsieur, votre Maitresse,

A caresser Chabot tout le monde l'empresse.

Au reste vous saurez, qu'il est fort amoureux.

MELCOUR.

De toi ?

JULIE.

Non, grace au ciel.

MELCOUR.

Quel est l'objet heureux ?

Isabelle ? Lucette ?

JULIE.

Eh ! non, leur belle-mère,

Madame Bonnefoi.

MELCOUR.

Tu plaisantes, ma chère ?

JULIE.

Je ne plaisante point ; oh ! c'est un fait certain.

MELCOUR.

Hé mais qu'espère-t-il ? quel est donc son dessein ?

JULIE.

Il veut, si toutefois j'ai bien lu dans son ame,
 Ruiner le bon-homme, et lui souffler sa femme ;
 Et la jeune moitié de Monsieur Bonnefond
 Pourroit bien partager. . . .

MELCOUR.

Es-tu folle ?

JULIE.

Ma foi,

Je ne jurerois pas. . . .

MELCOUR.

Que dis-tu, malheureuse ?

Quoi ! tu peux. . . .

JULIE.

Comme vous, je la crois vertueuse ;
 Cependant, quand j'entends que sa bouche applaudit
 Aux forfaits, dont Chabot fait l'horrible récit,
 Aux sophismes malins, par lesquels il s'efforce
 De prouver l'équité de la Loi du divorce,
 Et du décret impie, abominable, affreux,
 Qui dégage à jamais des vœux religieux,
 Je crains, je l'avouerai, que ma pauvre Maitresse
 Ne brûle au fond du cœur de devenir *Prêtresse*.

MELCOUR.

Quelle folte terreur !

JULIE.

Quoiqu'il en soit, Monsieur,
 Madame Bonnefond protège votre ardeur ;

Il faut la ménager ; oubliez devant elle

Ce que j'ai dit. J'entends le père d'Isabelle

Sortez. Depuis long-tems chez sa femme il fait jour

Allez-y d'Isabelle attendre le retour.

SCÈNE II.

BONNEFOL, JULIE.

BONNEFOL.

En mon absence ici n'est-il venu personne ?

JULIE, lui donnant une lettre.

Le Facteur m'a remis cette lettre.

BONNEFOL.

Ah ! ah ! donne. (lissant.)

A Monsieur le Baron.... Mais ce n'est pas pour moi ;

C'est pour quelque Allemand.

JULIE, lissant avec lui.

Baron de Bonnefol.

BONNEFOL.

Je ne suis plus Baron, depuis que l'Assemblée

Par ses sages décrets a supprimé d'emblée

Ces titres oppresseurs de la société,

Enfants du Despotisme et de la vanité :

Les porter, les donner, quand la loi les supprime,
Envers un peuple libre est un outrage, un crime.

JULIE.

Oui, quiconque ose écrire encor de la façon,
Je le tiens criminel de haute trahison.
A la Cour d'Orléans, il faudra le traduire,
Quand nous le connôitrons. (3)

BONNEFOI.

Hé mais tu penes rire ?

JULIE.

Moi, Monsieur ? point du tout. Mais lisez.

BONNEFOI.

De Liseux,

Ce vingt Mars mil sept cent quatre vingt douze. Ah ! dieux !
De ces expressions on a banni l'usage ;
Elles rappellent trop notre antique esclavage :
Depuis qu'on l'a détruit, tout doit être date
De l'Ere du bonheur et de la Liberté.

JULIE.

C'est fort bien dit, Monsieur.

BONNEFOI.

N'est-il pas vrai, Julie ?

L'Auteur de cet écrit sent l'Aristocratie.
Me voici, cher Baron. On vous l'a dit assez que
Les Barons, les Marquis, les Ducs sont trépassés.
Me voici, cher Baron, à Liseux. Qu'il y reste.
Je repars cette nuit, et compte être à Paris

Demain presque suffisamment que ma lettre, Tant pis,
Cher toi j'irai défendre. Eh ! Mais c'est assez bête.
Si je te gêne, Ami, tu m'en avertisras,
Et je délogerai. Je n'y Manquerai pas.
Quel plaisir de me voir au sein de ta famille !
D'y vivre avec ta femme et ta charmante fille !

Dès à ma nièce de ma part,
Que je n'ai pas oublié la promesse,
Que je lui fis à mon départ ;

Et qu'un jeune François, digne de sa tendresse,
Doit venir dans deux jours te demander sa main.

Mais je finis. Adieu, mon cher frère, A demain.

LE CAPITAINE ARMAND. Ah ! ah ! c'est de mon frère,
L'Officier de Marine. Il quitte l'Angleterre,
Pour venir partager notre félicité ;
Respirer avec nous l'air de la Liberté ;
Car j'ai pour lui, ma chère, une trop haute estime.
Pour le croire ennemi du moderne régime,
Il est bon Citoyen ; cela n'est pas douteux.
Ah ! qu'il sera content ! Ah ! qu'il sera joyeux !
Lorsque du beau récit de nos grandes merveilles
Nous nous empresserons de frapper ses oreilles ;
Qu'il ira voir siéger nos Administrateurs
Et nos Municipaux et nos Législateurs ;
Qu'il verra dans Paris les *Dames de la balle*,
Aborder sans façon la Reine leur égale,
Et tous nos artisans, fuyant leurs ateliers.

Voler au Champ de Mars, transformés en guerriers ;
 Qu'il ne trouvra plus lapin, pigeon ni Moine ;
 Qu'il ira parcourir le faubourg Saint-Antoine,
 Où d'un œil curieux envain il cherchera
 La place, où la Bastille autrefois exista.

JULIE, *a part.*

Il est fou. (*baut*) Quelqu'un vient. Ah ! c'est Mademoiselle,

SCÈNE III.

BONNEFOI, ISABELLE, JULIE,

BONNEFOI, à *Isabelle*.

Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle

Que je vais t'annoncer ?

JULIE, *bas à Isabelle.*

Melcour.

ISABELLE, *bas à Julie.*

Hé bien Melcour, que diable,

BONNEFOI, à *Isabelle*.

Le Capitaine Armand arrive.

JULIE, *bas à Isabelle.*

Est de retour,

ISABELLE.

Tout de bon ?

Voie de Camp de M.

BONNEFOI.

Sûrement ; et si j'en crois la lettre,
Que dans ce moment même on vient de me remettre.

ISABELLE.

La lettre ! de qui donc ?

BONNEFOI.

Du Capitaine Armand,
Ton oncle, ton parrain.

JULIE, à Bonnefoi.

De cet événement

Madame Bonnefoi n'est pas encore instruite.

BONNEFOI.

Ah ! tu m'y fais songer. Isabelle cours vite
La prier de ma part, pour le bien recevoir,
De ne rien épargner.

ISABELLE.

Mais je voudrois savoir

Avant . . .

JULIE.

Obedissez à Monsieur votre père :
Bientôt vous saurez tout chez votre belle-mère.

BONNEFOI, à Julie.

Té Châpiteau Armand Silvestre

ISABELLE.

Elle que j'adore,

ISABELLE.

Elle que pour

C'est à son époque une chose bâtie.

SCÈNE IV.

BONNEFOI, JULIE, CHAMPAGNE.

BONNEFOI, à Champagne.

La Marne. Hola ! la Marne.

JULIE.

A ce civique nom (4)

Il ne répondra pas.

BONNEFOI.

Quelle obstination !

JULIE.

Vous trouverez toujours son oreille en campagne,

Si vous ne lui rendez son vieux nom de Champagne.

BONNEFOI.

Le Ci-devant Champagne.

CHAMPAGNE.

Eh quoi donc ! Suis-je mort,

Pour m'appeler ainsi ?

BONNEFOI.

Coquin !

CHAMPAGNE.

Vous avez tort ;

Ma personne est bien loin d'être encor trépassée.

BONNEFOI.

Mais. . . .

CHAMPAGNE.

Ci-devant désigne une chose passée.

BONNEFOI.

Mais la Marne

CHAMPAGNE.

A ce nom je ne répondrai point.

BONNEFOI.

Comme il est obstiné !

CHAMPAGNE.

Je le suis sur ce point.

BONNEFOI.

La Loi. . . .

CHAMPAGNE.

N'ordonne pas, certes, qu'on débaptise

Sans rime ni raison un homme à barbe grise.

Les gens de bien, Monsieur, gardent toujours leur nom :

Je n'ai jamais commis de mauvaise action ;

Et je conserverai le mien intact, intègre,

Comme je l'ai reçu.

JULIE.

C'est savonner un nègre,

Que de vouloir, Monsieur, faire entendre raison

A ce maudit butor.

BONNEFOI, à Champagne.

Tu diras à Fanchon,

Que j'attends aujourd'hui mon frère ; qu'elle apprête

Un excellent repas.

(Champagne Sort.)

SCÈNE V.

BONNEFOI, JULIE.

BONNEFOI.

Pour completer la fête,

Et le bien régaler, je veux qu'en arrivant

Il dinne avec Chabot et Barbot son parent.

JULIE.

Vous aurez du chabot, du barbeau ? quelle chère
Avec ces deux plats-là, Monsieur, vous allez faire !

BONNEFOI.

Est-ce que tu connois le cousin de Chabot ?

JULIE.

Je n'ai pas cet honneur.

BONNEFOI.

Athanaize Barbot

Est un bon Citoyen ; tu peux en être sûre.

Il vient pour se former dans la Législature :

Ce n'est pas un parleur agréable, élégant ;

Il n'est jamais sorti de son Département : (5)

Il a l'air d'un nigaud ; mais il n'est que timide ;

Et, si je m'y connois, c'est du bon, du solide,

Un garçon réfléchi, judicieux penseur,

Et propre à devenir un grand Législateur.

JULIE.

Je le crois. Vous aurez un quatrième convive

Que vous n'attendiez pas. Melcour. . . .

BONNEFOI.

Melcour arrive ?

Au moment de la guerre il quitte ses drapeaux ?
J'en suis fâché, vraiment.

JULIE.

Et c'est mal à propos.

Lorsque vous connoîtrez l'objet de son voyage,
Vous tiendrez, j'en suis sûre, un tout autre language.

BONNEFOI.

Quand arrivera-t-il ?

JULIE.

Le voici justement.

Madame de Bonnefond et sa fille le comte de Chaperon

S C E N E VI.

BONNEFOI, Mad. de BONNEFOL, MELCOUR,

ISABELLE, LUCETTE, JULIE.

LUCETTE.

Bon jour, mon cher papa.

BONNEFOI.

Bon jour, ma chère enfant.

Mad. de BONNEFOL.

Voici Monsieur Melcour, dont le Patriotisme

Nous est enfin connu. Pour prix de son Civisme,

D.

On ne voit d'autre que les Miserables.

D'Isabelle qu'il aime il demande la main.
 Rendez-vous à ses vœux : qu'il l'épouse demain ;
 Et qu'il vole aussitôt dans la Plaine Belgique
 Terrailler l'ennemi de la *Chose Publique*.

MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein : je pars deux jours après ;
 Et le don de sa foi répond de mes succès :
 Le nom de son époux va me rendre invincible :
 Avec ce talisman tout me sera possible.

BONNEFOI.

Que vous êtes heureux, ô Soldat Citoyen !
 Je donnerois, je crois, les trois quarts . . . tout mon bien,
 Pour pouvoir comme vous aller sur les frontières
 Aux projets des Tyrans opposer des barrières :
 Mais il faut renoncer à cette volupté ;
 Et mon âge trahit ma bonne volonté.

Mad. de BONNEFOI.

Il faut y renoncer, mon cher, de bonne grâce.
 Il suffit que Monsieur y tienne votre place.

BONNEFOI, à *Julie*.

Cela ne suffit pas ; non, non. Je dois fournir
 Dix hommes, qu'à mes frais je veux entretenir.

Mad. de BONNEFOI.

A merveille.

BONNEFOI, à *Melcour*.

Combien avez-vous de service ?

MELCOUR.

Six ans.

JULIE.

Oui, sans compter deux hivers de Milice.

MELCOUR, *bas à Julie,*

De Milice ?

JULIE.

Pendant deux semestres ici,

Dans la garde-bourgeoise, il a toujours servi.

BONNEFOI, *à Julie.*

Pour parler de la sorte, êtes-vous Iroquoise ?

Il n'est plus de Bourgeois, et vous dites Bourgeoise ?

En supprimant la chose, on a proscrit le nom.

Parlez donc comme on parle.

Mad. de BONNEFOI, *à Julie.*

Oui, Monsieur a raison.

Du siècle où vous vivez adoptez le language,

Les coutumes, les loix : c'est un parti fort sage

En tout tems, en tous lieux, mais ici plus qu'ailleurs.

Je vous prêche d'exemple. (*à Melcour*) Avec nos Défenseurs
Vous avez donc servi ?

BONNEFOI, *à Melcour.*

Vous ne pouviez mieux faire. (*à Julie.*)

Etoit-il Officier ?

JULIE.

Simple factionnaire.

Oh ! rien n'est plus certain. Devant votre maison

Je l'ai vu trente fois peut-être en faction.

LUCETTE, *malignement,*

C'est vrai : sous le balcon de ma sœur Isabelle
Je l'ai trouvé souvent qui faisoit sentinelle.

BONNEFOI, à *Melcour.*

Ce que j'apprends ici vous fait beaucoup d'honneur,
Je craignois que l'on n'eut corrompu votre cœur ;
Que, cédant aux efforts de l'*Aristocratie*
De tous ces orgueilleux à qui le sang vous lie,
Vous n'eussiez refusé de prêter le serment.

JULIE,

Qui ? lui ? c'est le premier juré du Régiment,

BONNEFOI, à *Melcour avec enthousiasme.*

Vous avez donc juré d'être toujours fidèle
A la Loi décrétée ?

MELCOUR, *bas à Isabelle.*

A l'aimable Isabelle.

ISABELLE, *bas à Melcour.*

Paix donc,

BONNEFOI, à *Melcour de même,*

De maintenir en toute occasion
De tout votre pouvoir la Constitution ?
Répétez à nouveau le serment, mais, là, de cœur et d'âme,

MELCOUR, *s'adressant à Isabelle.*

Devant Mademoiselle. . . .

BONNEFOI, à *Mad. de Bonnefoi.*

Ecoutez donc, ma femme.

MELCOUR, de même.

Que je prends à témoin du serment que je fais,
 Je jure d'obéir toujours à ses décrets,
 D'empêcher que jamais elle me soit ravie,
 Et de la conserver au péril de ma vie.

BONNEFOI, à Julie.

Ce n'est pas mot à mot le texte du décret ;
 Mais de sa version je suis très-satisfait.

JULIE.

Vous ne doutez donc plus, Monsieur, de son Civisme ?

BONNEFOI.

Moi ? je suis enchanté de son Patriotisme.
 Et pour récompenser ses civiques vertus,
 Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

S C È N E VII.**LES PRÉCÉDENS, FANCHON.****FANCHON.**

Je venons du marché, Monsieur.

BONNEFOL.

Hé bien, ma chère,
 Apportes-tu de quoi nous faire bonne chère ?

FANCHON.

Non, je n'apportons rien.

BONNEFOI.

Et par quelle raison ?

FANCHON.

Ils avoient tout rafflé, les gredins.

BONNEFOI.

Qui, Fanchon ?

FANCHON.

Qui ? Tous ces affamés, députés des Provinces,

Qui viennent à Paris faire les petits Princes ;

Qui n'ont crié si haut contre les gens de biau,

Qu'afin de s'enrichir, en prenant tout leur biau.

J'enrage au fond du cœur de voir ces *Sans-Culottes*, (6)

Qui ne se nourrissoient chez eux que de carottes,

De pattates, de choux et d'un peu de pain bis,

Se gorger, s'empâter des mets les plus exquis.

Les riches d'autrefois meurent de défaillance,

Tandis qu'à leurs dépens tous ces gueux font bombance.

BONNEFOI.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Malheureuse, oses-tu

De nos Représentans outrager la vertu,

L'honneur ?

FANCHON.

Chez ces gredins ces titres sont postiches :

S'ils étoient vertueux, seroient-ils aussi riches ?

De tous nos *Affignats* qu'ont-ils fait, dites-moi ?

Ils refusent leur compte, et l'on fait biau pourquoи. (7)

JULIE.

En termes assez clairs la franchise s'exprime.

BONNEFOI.

Quoi ! tu peux regretter, Fanchon, *l'ancien régime,*
Le règne des abus, le règne des Tyrans ?

FANCHON.

Je l'aimons cent fois mieux que celui des brigands.
Quand je n'avions pour Roi que le bon Louis seize,
Chacun vivoit, dormoit et mangeoit à son aise.
On étoit libre alors : l'homme de bian alloit,
Venoit, disoit, faisoit tout ce qu'il lui plaisoit,
Sans craindre les voleurs, le feu ni la lanterne : (8)
Mais depuis qu'un vil tas de brigands nous gouverne,
On ne dort plus : chacun tremble dans sa maison :
Chaque repas amène une indigestion.
Si, comme on le prétend, le Peuple est libre en France,
D'où viant que de bian faire on n'a pus la licence ?
Que sur rian aujourd'hui l'on ne peut raisonner ?
Qu'on défend tout, hormis piller et lanterner ?
D'où viant qu'on a chassé les Prêtres Catholiques ?
Que nos églises sont aux mains des Hérétiques ?
Qu'enfin depuis trois ans l'on retient en prison (9)
Louis, notre bon Roi, ce bon père ? A ce nom,
Je sentons dans le cœur de mortelles allarmes,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de larmes.

BONNEFOI.

Mais fais-tu qu'à la fin ton babil insolent
Pourroit bien recevoir son juste châtiment ?
Je ne puis retenir l'effet de ma colère.

FANCHON.

Hé bian, que feriez-vous ? On vous met au pis faire.

BONNEFOI.

Si tu me tiens encor de semblables discours,
Je te chasse à l'instant de chez moi pour toujours.

FANCHON.

Eh ! voilà justement ce que Fanchon désire.
J'allons sortir sur l'heure ; oh ! vous n'avez qu'à dire.

BONNEFOI.

Je vais la prendre au mot.

FANCHON.

Ici depuis long-tems
J'avons trop à souffrir de vos déportemens.
Contre les gens de bian tout le monde y conspire ;
Au récit de leurs maux on éclate de rire ;
On blasphème le ciel ; on outrage le Roi ;
Rian, hormis les décrets, n'est article de foi.
L'un veut que je payons un Don Patriotique,
Et viant me tourmenter pour un Serment Civique ;
L'autre que j'entendions la messe de *l'Intrus* ; (10)
Que je reconnoissions pour Dieu Monsieur Camus. (11)
Tout dans cette maison est matière à scandale :
Jour et nuit on y mène une vie infernale.
Le moyen qu'en ces lieux je fassions mon salut ?
J'y voyons tous les jours paroître Belzébut,
Qui, voulant des enfers angmenter la cohue,
Sous le nom de Chabot viant faire ici recrue.

BONNEFOI.

Sors d'ici, malheureuse.

Mad. BONNEFOI.

Éloignez-vous, Fanchon.

FANCHON.

Ah ! quel heureux congé !

BONNEFOI.

Regarde la maison :

Si d'y rentrer jamais il te prenoit envie. . . .

FANCHON.

Ne craignez rian, Monsieur. Adieu. C'est pour la vie.

(*Elle se retire brusquement, j'arrête à la porte, et dit, en sanglotant.*)

A moias que, malheureux par vos propres erreurs,

Vous veuilliez bian de moi, pour effuyer vos pleurs.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FANCHON.

BONNEFOI.

Quel fanatisme affreux ! Quelle *incinque* audace !

J'étouffe de fureur.

Mad. de BONNEFOI.

Modérez-vous de grace.

De semblables discours échauffer à ce point

Un homme tel que vous !

BONNEFOI.

Ne vous y trompez point :

E

Les blasphèmes vomis par cette bouche impie
 Sont payez, j'en suis sûr, par l'*Aristocratie*.
 Voilà l'horrible emploi qu'elle fait de son or !

Mad. de BONNEFOI.

Ah ! remettez vos sens.

BONNEFOI.

Que l'on nous vienne encor
 Accuser d'exciter les fureurs populaires,
 D'armer les assassins et les incendiaires !
 Ce sont nos ennemis, ce sont ces scélérats,
 Qui dirigent la flamme et les assassinats :
 Mais leur ruse d'enfer, pour cacher tous leurs crimes,
 Dans leur propre parti va choisir des victimes. (12)

Mad. de BONNEFOI.

Rien n'est plus apparent. Mais songeons au dîner.
 Chez le Traiteur voisin qu'on aille l'ordonner.

BONNEFOI.

Fort bien. En attendant l'heure de l'*Assemblée*, (13)
 Je vais dans le jardin faire deux tours d'allée.

Mad. de BONNEFOI, à part.

Quel fol aveuglement ! A quels affreux détours,
 Pour dévoiler ses yeux, faut-il avoir recours ?



A C T E II.

SCÈNE PREMIERE.

CHABOT, BARBOT.

BARBOT.

Nous voici donc, Cousin, chez Monsieur Bonnefoi.

La maison n'est pas mal. La fille, dites-moi,

Est-elle à l'avenant ?

CHABOT.

La fille ? Eh mais laquelle ?

BARBOT.

Ma future. Attendez. Comme est-ce qu'on l'appelle ?

CHABOT.

Isabelle.

BARBOT.

Mais oui, je crois que c'est son nom.

CHABOT.

Tu peux en être sûr.

BARBOT.

Est-ce un joli tendron ?

Comment la trouvez-vous ?

CHABOT.

Je la trouve jolie,

Bien faite, de talens et de graces remplie.

BARBOT.

Je n'en suis pas faché.

CHABOT.

Je le crois, parbleu, bien.

Elle sera fort riche.

BARBOT.

Eh ! ça ne gâte rien.

CHABOT.

Elle n'a que feize ans.

BAPBOT.

C'est un assez bel âge.

CHABOT.

Fort leste.

BARBOT.

Ah ! ah ! j'entends ; c'est-à-dire volage :

Oh ! nous la fixerons. La fille Bonnefoi

A-t-elle de l'esprit ? Car une bête et moi

Ne pourroient pas, Cousin, long-tems frayer ensemble.

CHABOT.

Elle n'en manque pas.

BARBOT.

Bon. Puisqu'elle rassemblo

Toutes ces qualités, à lui donner ma main

Je consens. Vous pouvez l'en assurer, Cousin ;
 Ça lui fera plaisir.

CHABOT.

Peut-être.

BARBOT.

Qu'est-ce à dire ?

CHABOT.

C'est que depuis long-tems son petit cœur soupire
 Pour un jeune Officier, qu'on appelle Melcour,
 Et que tous ses parens approuvent son amour.

BARBOT.

Quoi, ce n'est que cela ! C'est une bagatelle.
 Je saurai dégotter l'amoureux d'Isabelle :
 Soyez tranquille : allez, à ce jeune blanc-bec
 Je passerai, Cousin, la plume par le bec.

CHABOT.

Je ris, mon cher Barbot, de ton air de conquête ;
 Sois plus modeste : encor la noce n'est pas prête.

BARBOT.

Mais elle se fera ?

CHABOT.

Je l'espére. Entre nous,
 Madame par le nez mène son cher époux ;
 Et si par ses conseils il se laisse conduire,
 Sur sa jeune moitié je n'ai pas moins d'empire.
 Sois docile comme elle ; écoute mes avis ;
 Tu te trouveras bien de les avoir suivis.

BARBOT.

Je les suivrai, Cousin. Voyons, que faut-il faire ?
Donnez-moi ma leçon. Eh bien ?

CHABOT.

Il faut . . . te taire.

BARBOT.

Me taire ?

CHABOT.

Affurément.

BARBOT.

Vous plaifantez, Cousin ?

CHABOT.

Je ne plaisante point. Je connois le terrain.
Le silence ne peut que t'être favorable ;
Prends un air réfléchi, grave, profond, capable.
Un sot peut se trahir souvent par ses discours ;
Sous ce masque imposant il réussit toujours.

BARBOT

C'est dire en peu de mots que je suis une bête.
Bien obligé, Cousin : vous êtes bien honnête.
Je pense. . . .

CHABOT.

J'apperçois Madame Bonnefoi ;
Souviens-toi de l'avis.

BARBOT.

Eh mais, Cousin. . . .

31

CHABOT.

Tais-toi,

Chut !

S C È N E II.

Mad. de BONNEFOI, CHABOT, BARBOT.

CHABOT, à *Mad. de Bonnefoi*.

Madame, agréez que Chabot vous présente
Son cousin.

Mad. de BONNEFOI.

De le voir j'étois impatiente.

Monsieur permettra bien que le vif intérêt,
Que nous prenons à vous. . . .

BARBOT.

Faites ce qu'il vous plait ;

Car tout vous est permis. Dans cette conjoncture. . . .
Ce m'est un grand plaisir. . . Madame. . . Je vous jure. . .
Que de vous assurer. . . que le petit projet. . . .
De Monsieur. . . mon cousin. . . peut avoir son effet. . .
Que je consens. . . je veux. . . Enfin je vous proteste. . .

CHABOT, bas à *Barbot*.

Tais-toi donc.

BARBOT.

Le Cousin vous dira tout le reste.

Mad. de BONNEFOI.

Vous nous fairez l'honneur de dîner avec nous ?

BARBOT.

Nous aurons ce plaisir.

CHABOT.

Où donc est votre époux ?

Mad. de BONNEFOI.

Il est à l'Assemblée,

BARBOT, *à part.*

Où je voudrois bien être.

De ces lieux finement tâchons de disparaître. (haut)

Adieu.

CHABOT.

Tu pars bien vite.

BARBOT.

Oh ! je pars au galop,

Quand je vois que je puis être Monsieur de trop.

Mad. BONNEFOI.

Pour nous votre présence est sans doute. . . .

BARBOT.

Agréable :

Je le crois : mais absent je serai plus aimable.

N'est-il pas vrai, Cousin ?

CHABOT, *bas à Barbot.*

Tais-toi donc, malheureux.

BARBOT.

Un tête à tête à trois est toujours ennuyeux.

33

CHABOT.

Songe que dans une heure il faut ici te rendre.

BARBOT.

Pour dîner ?

CHABOT.

Ne va pas au moins te faire attendre.

BARBOT.

Je ne manque jamais à de tels rendez-vous. (*à part.*)

Aux Tribunes allons gagner mes trente sols. (14)

SCÈNE III.

CHABOT, Mad. de BONNEFOL

CHABOT.

Des divers sentiments qui partagent mon ame
Je vous puis donc sans crainte entretenir, Madame.
Du don de votre cœur vous couronnez mes feux ;
Vous m'aimez : je devrois m'estimer trop heureux :
Mais ce don précieux, en flattant ma tendresse,
Pèse cruellement à ma délicatesse :
Tant qu'il ne sera pas suivi de votre main,
Ce don ne peut m'offrir qu'un horrible larcin.

Mad. de BONNEFOI.

Mais au joug de l'hymen ma main déjà soumise
Ne peut. . .

CHABOT.

A divorcer la Loi vous autorise :
 Il vous suffit d'aller chez un Juge de paix,
 Pour lui notifier nos amoureux projets :
 S'il exige de vous des motifs de divorce,
 Dites, que vos parents employerent la force,
 Les mauvais traitemens, pour vous faire épouser
 Un homme, qu'à bon droit chacun peut mépriser.
 A l'égard de vos biens, je me charge, Madame,
 De les rouver bientôt, quand vous serez ma femme.

Mad. de BONNEFOI, avec sensibilité.
 Personne assurément n'abhorre plus que moi
 Les torts ou les erreurs de Monsieur Bonnefoi :
 Je ne puis cependant, il faut que je l'avoue,
 M'empêcher de rougir du rôle que je joue.

CHABOT.

De vos vieux préjugés c'est encor un effet.

Mad. de BONNEFOI.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il existe un décret,
 Qui puisse autoriser la vertu d'une femme
 A rompre ses liens.

CHABOT.

Affurément, Madame.

Lisez les *Droits de l'Homme* : ils vous diront . . .

Mad. de BONNEFOI.

En quoi ?

CHABOT.

Que tout ce qui n'est pas défendu par la Loi

Est permis.

Mad. de BONNEFOI.

J'en conviens.

CHABOT.

A ce que je propose

Croyez-vous qu'une loi formellement s'oppose,

Et que celle qui rompt les vœux religieux,

Ne soit pas favorable aux époux malheureux ?

Mad. de BONNEFOI.

Mon cœur de vos raisons reconnoit la puissance :

Tout ce que vous voulez est décrété d'urgence. (15)

CHABOT.

Chez le Juge de paix allez donc promptement.

Mad. de BONNEFOI.

Cette démarche-là me coûte infiniment.

CHABOT.

Pour recouvrer vos biens, elle est très-nécessaire.

Et quel autre moyen ? . . .

Mad. de BONNEFOI.

Allez, laissez-moi faire :

J'en ai, mon cher ami, de plus sûrs, de plus prompts ;

Car, si je veux, ce soir, oui, ce soir, nous aurons

Tout ce qui m'appartient en bon papier sur Londres.

CHABOT.

Dès ce soir ?

Mad. de BONNEFOI.

C'est de quoi je puis bien vous répondre.

Mais répondez vous-même à cette question,
Aimez-vous franchement la Révolution ?
Y tenez-vous encor ?

CHABOT.

Mais, comme vous, je pense :
J'y tiens par intérêt et par reconnaissance.
Voyez ce que j'étois ; comparez un moment
Mon ancienne existence à mon état présent.
Né de parens obscurs, sans nom et sans fortune, (16)
Je maudissois le cours d'une vie importune,
Dont chaque instant offroit à mon œil envieux
Des Riches et des Grands l'appareil fastueux.
Quel spectacle affligeant pour une ame hautaine !
Dans mon abaissement tout redoubloit ma peine ;
L'aspect d'un homme heureux irritoit mon malheur.
Enfin le désespoir, s'emparant de mon cœur,
M'entraîna dans un Cloître, où ma douleur profonde
Jura de renoncer aux vanités du monde.
A ces biens dont jamais je n'avois pu jouir,
Mais dont je conservois toujours le souvenir.
Dans ces lieux consacrés au jeûne, à la prière,
Où chacun se prépare à son heure dernière,
Sans relâche occupé des terrestres plaisirs,
Mon cœur est consumé du feu de mes désirs.
Sous un habit de saint rien ne peut cacher l'homme,
Sans le consentement de l'Evêque de Rome,
J'abjure de mon chef mes sermens indiscrets :
En habit séculier bientôt je reparois.
A peine fus-je quitté la haire et la sandale,
Qu'en tous lieux je parus un objet de scandale :

Je n'osois me montrer, lorsque la Nation
S'assembla, pour voter la Constitution.
Comme on avoit alors grand besoin d'émissaires,
Pour façonnez le peuple aux fureurs populaires,
Mes principes étant de Mirabeau connus,
J'en'reçus un brevet avec dix mille écus.
A remplir cet emploi je mets un si grand zèle,
Qu'au rang de Député la Fortune m'appelle.
Je m'y suis fait un fonds de huit cents mille francs;
Mon nom est à l'abri des injures du tems :
Je me vois en crédit autant que Robespierre ;
Je partage avec lui la faveur populaire,
Vous voyez que pour moi la Révolution
A tout fait ; je lui dois ma fortune, un grand nom,
Votre main, votre cœur, le succès de ma flamme.
Puis-je, à moins d'être ingrat, ne pas l'aimer, Madame ?

Mad. de BONNEFOI.

Aimez-la, j'y consens ; mais n'espérez jamais
Jouir tranquillement ici de ses bienfaits.
Quels seroient vos garants ? la faveur populaire ?
Ah ! pouvez-vous compter sur un bien si précaire ?
Redoutez-le plutôt, La Fayette et Bailly (17)
De la faveur du peuple ont comme vous joui,
Voyez-les à présent jouets de son caprice,
Et ce peuple à grands cris demandant leur supplice,
Tous leurs imitateurs partageront leur sort :
Le seul choix qui leur reste est l'exil ou la mort,

CHABOT.

De ce peuple cruel je connois l'inconstance,

Mad. de BONNEFOI.

Quelle Egide opposer aux traits de la Licence ?
 Les Loix ? Eh mais, ce soir elles vous prescriront
 Ce que demain peut-être elles condamneront ;
 Et toujours dépassant les bornes légitimes,
 Des vertus d'aujourd'hui demain feront des crimes.

CHABOT.

Je conviens avec vous des dangers que je cours ;
 Et dès qu'il sera tems de fuir. . . .

Mad. de BONNEFOI.

Avant deux jours

Je prétens voir la fin de mes tristes présages,
 En fuyant un pays trop fertile en orages.
 A Londre transportons nos biens et notre amour ;
 La liberté que j'aime habite ce séjour,
 Allons l'y retrouver,

CHABOT.

Il seroit nécessaire

Que votre dot avant. . . .

Mad. de BONNEFOI.

Oh ! j'en fais mon affaire.

CHABOT.

J'ignore les moyens que vous pouvez avoir,
 Mais. . . .

Mad. de BONNEFOI.

Je ne promets rien par delà mon pouvoir
 Ma dot entre vos mains sera ce soir remise,

Si vous voulez m'aider dans ma noble entreprise.

CHABOT.

Très-volontiers.

Mad. de BONNEFOI.

On vient. Dans un autre moment

Nous arrêterons tout définitivement.

SCÈNE IV.

Mad. de BONNEFOI, BONNEFOI, CHABOT.

BONNEFOI.

Eh ! bon jour, mon ami. Je viens de l'Assemblée
Où j'ai perdu ma montre.

Mad. de BONNEFOI.

On vous laura volée.

BONNEFOI.

Oh ! non. Auprès de moi je n'avois que Barbot
Et trois ou quatre amis de Bouche et de Briffot. (18)

CHABOT, à part.

Bonne preuve.

BONNEFOI.

D'où vient, mon cher, qu'à la séance
Vous n'avez point paru ? Quelque rapport, je pense,
Vous occupoit chez vous ?

CHABOT.

Me sentant éprouvé

Par huit jours de travail, je me suis reposé.

BONNEFOI.

Comment donc ? Je croyois Chabot infatiguable.

CHABOT.

Eh mais, Dieu ne l'est pas. Si l'on en croit *la Fable*, (19)
 L'Eternal fut contraint de prendre du repos :
 Au terme de six jours il borna ses travaux.
 Si la Divinité l'arrêta le septième,
 L'Humanité peut bien l'arrêter le neuvième.

BONNEFOI.

Comme tout ce qu'il dit est rempli de raison !
 Tu n'as pas escroqué ta réputation.
 Mon frère tarde bien à venir.

CHABOT.

Votre frère ? . . .

BONNEFOI.

Vous dinerez ensemble. Il quitte l'Angleterre :
 Aux emplois qu'il avoit chez un peuple captif,
 Il préfère les droits de *Citoyen assif*. (20)
 C'est un bon Officier, plein de talent, capable
 De figurer ici dans un poste honorable.
 J'espèrre, mon ami, que par votre canal
 Un jour nous en pourrons faire un *Municipal*.

CHABOT.

S'il a tant de talent, de Civisme en partage,
 Il sera député ; c'est à quoi je m'engage.

BONNEFOI.

Représentant du peuple ? Accomplissez, grands dieux !
Cette prédiction, et je meurs trop heureux.

SCÈNE V.

JULIE, LUCETTE, ISABELLE, Mad. de BONNE.
FOI, ARMAND, BONNEFOI, CHABOT.

LUCETTE.

Papa, voici mon oncle.

BONNEFOI.

Embrasse-moi, mon frère.

ARMAND.

C'est donc vous, mes amis, que dans mes bras je ferre.

A Mad. de Bonnefoi, après l'avoir embrassée.

Vous excuserez bien l'indiscrette chaleur

De ce premier transport ; il est parti du cœur.

Mad. de BONNEFOI.

Ah ! jusqu'au fond du mien que ne pouvez-vous lire !

Vous y verriez, Monsieur, le plaisir que m'inspire

Cet heureux abandon d'un cœur qui fait aimer.

Je ne puis que sentir ; vous pouvez exprimer.

ARMAND.

Que vous m'avez coûté de peines et d'allarmes !

Combien de fois le ciel a vu couler mes larmes !

Dès le commencement de vos divisions

J'ai prévu vos malheurs, le but des factions
 Qui devoient de la France entraîner la ruine,
 En fomentant sous main une guerre intestine.

BONNEFOI.

Comme toi, mon ami, nous avons tous prévu
 Les machinations. . . .

ARMAND.

Helas ! tout est perdu.

Mais contre tant de maux dont l'excès vous accable,
 J'ai volé, pour vous tendre une main secourable.
 Heureux, mon Frère, heureux, si dans cette maison
 Je ne trouye qu'une ame et qu'une opinion ;
 Si l'objet qui divise aujourd'hui les familles. . . .

BONNEFOI,

Rassure toi, mon cher. Ma femme, mes deux filles,
 Monsieur, que pour mon gendre en ce jour j'ai choisi,
 Tout pense comme moi.

ARMAND.

Le ciel en soit béni !

MELCOUR.

Permettez que Melcour. . . .

ARMAND.

Quel nom viens-je d'entendre ?

Comment donc ? c'est Melcour que vous prenez pour gendre ?
 Le hazard est heureux. Ce jeune homme est celui
 Dont je vous ai parlé dans ma lettre aujourd'hui.

SCÈNE VI.

LES PRÉCEDENS, CARLIN, *en habit d'Arlequin, une grande cocarde nationale au chapeau.*

LUCETTE,

Un nègre vous demande. Il pleure, il se désole ;
Je ne fais ce qu'il a ; mais rien ne le console :
Il est bien affligé.

ARMAND.

C'est mon courrier. Carlin,
Hola, Carlin.

Monsieur.

ARMAND.

Te voilà donc enfin.
Comme te voilà fait ! D'où viens-tu, misérable ?

CARLIN, *pleurant.*

Ah ! Monsieur, Ah ! Monsieur, je suis inconsolable.
On m'a honni, battu, dévalué.

ARMAND,

Qui donc ?

CARLIN.

Vous ne devinez pas, Monsieur ? *La Nation.*

BONNEFOI,

Eh mais . . .

CARLIN.

De deux cents pas je dévançois peut-être
 Sur-un petit bidet la chaise de mon Maître,
 Lorsque j'entends crier devant, derrière moi ;
 " Arrête, moricaud ; coquin, arrête-toi."
 Voyant que c'est à nous que cet ordre s'adresse,
 Je descens de cheval ; on m'entoure ; on me presse ;
 On me bat ; on m'entraîne au Corps-de-garde ; et là
 J'entends autour de moi dire : " Oh ! pour celui-là
 " C'en est un sûrement ; car plus on l'examine,
 " Plus d'un Conspirateur on lui trouve la mine :
 " Il a l'air d'un requin, d'un tigre, d'un vautour.
 " Messieurs, dans ce cas-là je suis dans un faux jour,
 " Réponds-je poliment. Ma phyfonomie
 " Est au contraire douce, honnête, fort jolie,
 " On l'a jugée au moins telle en tous les pays,
 " Chez des gens dont le goût passé pour être exquis.
 " Revenez, s'il vous plaît, de l'erreur où vous êtes,
 " Et désormais, Messieurs, mettez mieux vos lunettes."
 Aussi-tôt une voix l'écrie : " Il est suspect :
 " *Au peuple souverain il manque de respect.*"
 Pour leur en imposer, j'ai feint d'être mon Maître.
 " Apprenez, ai-je dit, Messieurs, à me connoître.
 " Je suis homme de guerre et de condition,
 " Comte, fils d'un Marquis et frère d'un Baron.
 Comme de mon discours je finissois l'exorde,
 " C'est un *Aristocrate*, allons, vite une corde,
 " A la lanterne ! allons, qu'on le suspende en l'air !
 " Quand j'y serai, Messieurs, y verrez-vous plus clair ? (21)
 Ma réponse bien loin d'appaïer leur furie,

Ne sert qu'à l'irriter ; aussi l'un d'eux s'écrie :

“ Voyez ces galons d'or, voyez ces habits blancs.

“ N'est-ce pas la couleur que depuis trop long-tems,

“ Arbore l'ennemi de la *Chose publique* ?

“ Allons, arrachons-lui ce signe tyrannique.”

Aussitôt fait que dit ; jamais homme, je croi,

Ne fut déshabillé si lestelement que moi.

De leur fureur à peine ont-ils eu le salaire,

Qu'à moi Conspirateur ils ne songent plus guère,

Pendant que ces gredins se partagent entr'eux

Ma dépouille, en poussant des hurlements affreux,

Saisi de peur, de froid, car j'étois en chemise,

Je fuis vers mon cheval qui gardoit ma valise :

Mais un *National*, bien plus que lui soigneux, (22)

En faisoit l'inventaire. “ Ah ! que vois-je ? grands dieux ! ”

Disoit-il, en tirant une petite bourse,

Où j'avois vingt ducats, mon unique ressource,

Je réclame mon or ; mais, *berrique*. A l'instant

Un Officier s'approche et m'aborde, en disant :

“ L'ami, pour vous sauver, prenez cette cocarde ;

“ En tous lieux, contre tous, c'est une sauvegarde ;

“ Arborez ces couleurs ; et quant à vos ducats,

“ Ne les regrettiez point. Voici des *affignats*. (23)

“ Pour la valeur de l'or qu'on a pris dans vos poches ;

“ Etouffez cependant vos plaintes, vos reproches.

“ Avec ces *affignats* courrez vite et sans bruit

“ Chez le Friper voisin acheter un habit.”

Pleurant, jurant, pestant contre la Tyrannie

De cette Liberté sur qui l'on s'extasie,

J'entre chez un Friper, et de mon piteux cas

Je lui fais le récit. " Ne vous chagrinez pas,"
 Me dit-il, en prenant ma chétive monnoie.
 " Je vous habillerai. C'est vraiment avec joie
 " Que j'oblige les gens malheureux comme vous."
 C'est honnête. " Prenez celui de ces furtouts
 " Qui vous fera plaisir ; choisissez." Je regarde,
 Si j'en puis trouver un couleur de ma cocarde.
 Après avoir fouillé long-tems le magazin,
 Dans un coin je découvre un habit d'Arlequin,
 Et désignant du doigt le justaucorps comique,
 Je lui dis : " Donnez-moi ce costume civique ;
 " C'est celui qu'il me faut.—Vous riez ?—Non, parbleu.
 " Il est national, il est blanc, rouge et bleu :
 " Sous ces couleurs, je vois, qu'avec pleine licence,
 " De tout faire l'on a le privilége en France ;
 " J'en veux être bardé du haut jusques en bas ;
 " Je veux que mes souliers, ma chemise, mes bas,
 " Mon chapeau, ma cravate et mes chaussons encore,
 " Tout porte désormais l'empreinte *tricolore.* (24)
 " Donnez-moi donc, Monsieur, cet habit ; dépêchons."
 L'imbécile, en riant, empoché mes chiffons,
 M'endosse le pourpoint ; il me salut ; et, zeste !
 Je m'esquive aussitôt, sans demander mon reste,

ARMAND.

Quelle anarchie ! ah ! dieux ! Sans ce brave Sergent,
 Qui m'a connu dans l'Inde, on m'en eut fait autant.

BONNEFOI.

Console-toi, Carlin : on te rendra justice :
 Ici, quoiqu'on en dise, on fait bien la police ;

Et mon ami Chabot, ce Monsieur que tu vois. . . .

ARMAND, à part.

Chabot ! qu'entends-je ? O ciel ! je suis donc dans un bois.

BONNEFOI.

Voyez, comme ce nom de plaisir le transporte !

ARMAND.

Quoi ? l'on reçoit chez vous un homme de sa sorte ?

BONNEFOI.

Eh, oui : j'ai pour ami ce phénix, ce trésor.

Vous en êtes surpris ?

ARMAND.

J'en demeure d'accord.

Je ne m'attendais pas, mon frère, je l'avoue. . . .

BONNEFOI.

La fortune m'a mis au plus haut de sa roue :

De mon bonheur aussi tout le monde est jaloux ;

Car chacun le voudroit posséder comme nous.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDÉNS, BARBOT, CHAMPAGNE.

BARBOT, à Chabot.

Cette lettre est pour vous.

CHABOT.

D'où vient-elle ?

BARBOT.

De Flandre.

J'ai payé pour le port six sols qu'il faut me rendre.

CHABOT.

Donne.

BARBOT.

En donnant donnant.

ARMAND, à part.

Diffimulons encor :

Ce n'est pas le moment d'éclater.

CHABOT, bas à Barbot.

Tiens, butor.

CHAMPAGNE.

On a servi, Monsieur.

CHABOT, à Bonnefai.

Permettez, je vous prie,

Que j'achève. . . .

BONNEFOI.

Entre nous point de cérémonie.

Allons, Allons, mon frère.

(Il sort avec sa femme, son frère et ses enfans.)

BARBOT.

Et mais, Père Augustin,*

Le dîner sera froid.

CHABOT, lisant :

A merveille.

* Nom que Chabot portoit dans son Couvent.

BARBOT, entraînant Chabot.

Cousin,

Cousin, Cousin, Cousin. . . .

CHABOT.

L'excellente nouvelle !

Viens, suis-moi. Tu feras le mari d'Isabelle.

FIN DU SECOND ACTE.



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. de BONNEFOI, CHABOT.

Mad. de BONNEFOI.

Pendant que mon époux au jardin se promène
Avec ses deux enfans, Melcour, le Capitaine,
Nous pouvons renouer ici tranquillement
L'entretien de tantôt.

CHABOT.

Dites-moi donc comment

Des mains de Bonnefoi vous espérez, Madame,
Retirer votre dot.

Mad. de BONNEFOI.

Fiez-vous à ma flamme.

L'amour est inventif ; de tout ce qu'il résout,
En dépit qu'on en ait, il vient toujours à bout.

CHABOT.

Fort bien ; mais pour cela que prétendez-vous faire ?

Voyons.

Mad. de BONNEFOI.

Vous connaissez Robert notre Notaire ?

CHABOT.

Beaucoup.

Mad. de BONNEFOI.

Le *Ci-devant* Marquis de St. Florens
A déposé chez lui quatre cens mille francs.

CHABOT.

Après.

Mad. de BONNEFOI.

Pour acheter, fut-ce au denier quarante,
Des terres, des maisons, et des contrats de rente.

CHABOT.

Vous voulez rire ?

Mad. de BONNEFOI.

Point.

CHABOT.

Il est donc fou. Quel taux !

On ne vend maintenant les biens nationaux (25)

Qu'au denier huit ou dix.

Mad. de BONNEFOI.

Bon ! c'est l'*Aristocrate*

Le plus déterminé ; le pauvre homme se flatte
 Et croit aux *Revenans*. (26) Robert connoit le bien
 De Monsieur Bonnefoi, comme il connoit le sien :
 Son estimation ne peut m'être suspecte :
 C'est un ami commun que St. Florens respecte
 Sans doute autant que nous.

CHABOT.

Maintenant je conçoi,
 Quel est votre projet. De Monsieur Bonnefoi,
 Il s'agit d'obtenir des pouvoirs nécessaires,
 Pour vendre sa maison, son mobilier, ses terres.

Mad. de BONNEFOI.

Et remplacer le tout par du bien du Clergé.

CHABOT.

J'obtiendrai ces pouvoirs.

Mad. de BONNEFOI.

Oui ?

CHABOT.

Vous savez que j'ai
 Sur l'esprit du bon homme une entière puissance :
 Qu'il vienne seulement ; mais le voici, je pense.

SCÈNE II.

Mad. de BONNEFOI, BONNEFOI, CHABOT.

Mad. de BONNEFOI.

Hé bien, qu'avez-vous fait du Capitaine Armand ?

N'étiez-vous pas ensemble ?

BONNEFOI.

Il me quitte à l'instant :

Il vient de s'emparer de sa nièce Isabelle
Et du jeune Melcour ; ils sont montés chez elle.
Vous, vous parliez ici politique ?

CHABOT.

Mais non.

BONNEFOI.

Et sur quoi donc rouloit la conversation ?

Mad. de BONNEFOI.

Elle rouloit sur vous, sur votre bien. Il l'aime,
Et s'en montre jaloux cent fois plus que vous-même.

CHABOT.

Il est vrai. Je faisois le rapport d'un projet
Dont votre bien, mon cher, étoit l'unique objet :
Madame en a d'abord reconnu l'importance ;
Et nous l'avons bientôt décrété, *Vu Purgence* ;
Car nous sommes d'ici le *Corps Légitif*.

BONNEFOI.

Oui, vous l'êtes, et moi *Pouvoir Exécutif*.
Il faut, pour bien régler la *Chose Domestique*,
Suivre les règlements de la *Chose Publique*.

Mad. de BONNEFOI.

Vous n'apposerez pas, j'espère, le *Véto*.
Il s'agit de tripler votre fortune.

BONNEFOI.

Oh ! oh !

Apprenez-moi donc vite. . . .

CHABOT.

Un peu de patience.

Que rapportent par an Saint Réal et Gérance ?

BONNEFOI.

Trente six mille francs environ.

Mad, de **BONNEFOI.**

Tout au plus.

CHABOT.

On veut vous en donner quatre cens mille écus.

BONNEFOI.

C'est plus qu'au denier trente.

CHABOT.

On coniptera la somme

Ce soir, si vous voulez : l'acquéreur est un homme,

Qui croiroit se damner, tel est son préjugé,

Sil achetoit du bien du *Ci-devant Clergé*.

BONNEFOI.

Bon !

CHABOT.

Que répondez-vous ?

BONNEFOI.

Que l'offre est trop honnête,

Et qu'il faut pour la faire avoir perdu la tête.

CHABOT.

Vous l'acceptez ?

BONNEFOI.

Mais non. Quand j'aurai cet argent,
Où le placer, mon cher, aussi solidement ?

CHABOT.

En biens nationaux. Je connois une terre
Qu'on adjuge demain ; oh ! le bon coup à faire !
Je puis, si je le veux, l'avoir au denier huit.
Car sur les Députés jamais on n'encherit.

BONNEFOI.

Tant pis. De cet abus la fortune publique
Doit rudement souffrir.

CHABOT.

Comme vous je me pique
De chérir mon pays ; cependant je croyois,
Qu'on pouvoit. . . .

BONNEFOI.

S'enrichir à ses dépens ? Jamais.

CHABOT.

C'est pousser bien avant. . . .

BONNEFOI.

D'ailleurs j'aime mes terres.

Saint Réal m'a vu naître, et Gérance mes pères :
Les embellissemens, que je dois à leurs soins,
De leurs bontés pour moi sont de vivans témoins :
Comme de leurs travaux j'ai la date certaine,
Les vergers, les jardins, l'aqueduc, la fontaine,
Les jets d'eau, tout retrace à mes yeux enchantés
Mes ayeux, qui les ont ou construits ou plantés ;

En personnifiant leur ouvrage sans cesse,
Je crois les voir présens ; et mon cœur d'alégresse,
Grace à ma fiction, s'émeut et s'attendrit.

CHABOT.

N'allez pas plus avant. Ah ! que m'avez-vous dit ?
Votre ame, Bonnefoi, malgré vous s'est trahie :
Tous ces plaisirs sont ceux de l'*Aristocratie* !

BONNEFOI.

Comment donc quels rapports ? . . .

CHABOT.

Mais ils crèvent les yeux.

Quoi, se complaire à voir revivre des ayeux,
Qui, pendant qu'ils vivoient, à l'ombre de leurs titres,
D'un vassal opprimé tyranniques arbitres,
S'engraffoient nuit et jour du prix de ses sueurs,
Et souvent dans son sang étanchoient leurs fureurs ?
Ah ! si vous voulez vivre avec les *Démocrates*,
Ayez d'autres plaisirs que les *Aristocrates*.

BONNEFOI.

Mais. . . .

CHABOT.

Que diront les Clubs, instruits de la raison
Qui vous peut éloigner d'une acquisition,
Qui, sans rien débourser, triploit votre fortune ?
On a déjà parlé de vous à la Tribune.
L'autre jour Condorcet, en s'adressant à moi,
Me dit d'un ton fort dur : " De votre Bonnefoi
" Cessez de nous vanter l'infuctueux Civilisme.

" Qu'a-t-il produit ? Des mots. Tout son Patriotisme
 " Git au bout de sa langue ; il n'est pas dans son cœur :
 " Si pour la *Bonne Cause* il a tant de ferveur,
 " Pourquoi s'en tient-il donc à des discours frivoles ?
 " C'est par des actions et non par des paroles
 " Qu'il pourra démontrer qu'il est bon Citoyen.
 " Du *Ci-devant Clergé* qu'il achète du bien ;
 " A celle de l'Etat en liant sa fortune,
 " Qu'il prouve qu'avec nous il fait cause commune. (27)
 " Quel tort ne nous fait pas l'irréolution
 " D'un tel homme ! On connaît sa pénétration,
 " Son esprit prévoyant ; tout Paris le contemple.
 " Que son inaction est d'un terrible exemple !"

BONNEFOI.

Oh ! je ne savois pas. . . . M'y voilà résolu.
 Tout mon bien aujourd'hui, mon cher, sera vendu,
 Pour acheter demain cette superbe terre,
 Que vous me vantez tant.

Mad. de BONNEFOI, à Chabot.

Allons chez le Notaire,
 Pour y faire dresser la procuration
 Dont nous aurons besoin, pour agir en son nom.

BONNEFOI.

Non, restez : je prendrai moi-même cette peine.

Mad. de BONNEFOI.

Pouvez-vous décentrement quitter le Capitaine ?

BONNEFOI, embrassant Chabot.

Je vais le retrouver. Grand merci de l'avis.

Allez. Qu'on est heureux d'avoir de tels amis.

Mad. de BONNEFOI, avec sensibilité.

Attendez à ce soir, pour nous rendre justice.

SCÈNE III.

CHABOT, Mad. de BONNEFOI.

CHABOT, à part.

Qu'une femme a d'esprit, de ruse, de malice,

Quand son cœur bien épris. . (saut.) Vous rougissez ?

Mad. de BONNEFOI.

Hé mais,

Pour cesser de rougir, j'ai besoin du succès.

CHABOT.

Allons-nous chez Robert ?

Mad. de BONNEFOI.

Il n'est pas nécessaire,

Je crois, que nous allions tous deux chez le Notaire.

Vous connaissez l'objet dont il est question :

Qu'il dresse sur le champ la procuration ;

Je la ferai signer.

CHABOT.

J'y cours.

Mad. de BONNEFOI.

Revenez vite.

Ce n'est qu'avec regret que toujours je vous quitte.

Une affaire en ces lieux me retient malgré moi ;
 Il faut que j'entretienne ici Carlin ; sans quoi
 Je vous aurois suivi.

CHABOT.

De votre impatience
 Je vais me rendre digne, en faisant diligence.

S C È N E IV.

Mad. de BONNEFOI, CARLIN.

CARLIN, à part.

Je la cherche par tout, je ne la trouve pas :
 De quel côté peut-elle avoir tourné ses pas ?

Mad. de BONNEFOI.

Qui cherches-tu, Carlin ?

CARLIN.

La charmante Lucette.

Mad. de BONNEFOI.

Elle est bien.

CARLIN.

Que n'est-elle une simple soubrette ?

Mad. de BONNEFOI.

Voudrois-tu l'épouser ? Mais tu peux, mon enfant,
 Aspirer à sa main : de son consentement
 Si tu peux t'assurer, elle sera ta femme.

CARLIN.

Vous plaisantez ?

Mad. de BONNEFOI.

Mais non.

CARLIN.

Quoi, vous voulez, Madame,

Que son père consente. . . .

Mad. de BONNEFOI.

Il falloit autrefois

Que l'aveu des parens eut confirmé le choix
 De leurs enfans mineurs. Ce tyrannique usage,
 Par nos pères transmis jusqu'à nous d'âge en âge,
 Faisoit que les époux étoient tous malheureux ;
 Car l'orgueil, l'avarice assortissoient leurs noeuds.
 Un décret a brisé cette entrave cruelle ;
 Une fille à présent ne dépend plus que d'elle ; (28)
 Et si Lucette enfin approuve ton amour,
 Tu pourras l'épouser avant la fin du jour.

CARLIN.

A sa fille pourtant si je cherchois à plaire,
 Monsieur de Bonnefoi m'en voudroit ?

Mad. de BONNEFOI.

Au contraire.

Sois sûr que plus le choix de sa fille sera
 Bizarre, singulier, plus il l'approuvera.

CARLIN.

Tout de bon ?

Mad. de BONNEFOI.

Surement. Tu ne fais donc pas comme
 Il est admirateur des nouveaux *Droits de l'Homme* ?

Il fera trop content, il fera trop heureux
De prouver son Civisme, en formant de tels nœuds.

CARLIN.

Vous eroyez que je puis, si je plaisir à la fille,
De l'aveu de son père entrer dans sa famille ?

Mad. de BONNEFOI.

Je t'en suis caution,

CARLIN.

Ce feroit fort joli ;
Lucette est douce, bonne, honnête. . . .

Mad. de BONNEFOI.

Mais voici

Le Capitaine Armand et sa nièce Isabelle ;
Je fors. Adieu, Carlin, va-t-en chercher ta belle ;
Va, cours lui déclarer tes amoureux projets :
Si tu peux dans ton cœur t'ouvrir un libre accès,
Tu seras son époux ; compte sur ma promesse.

S C È N E V.

CARLIN, ARMAND, ISABELLE, MELCOUR.

CARLIN, *à part.*

De mon Maître au plutôt allons trouver la nièce,
Et sachons de Lucette. . . . Il feroit bien plaisant,
De voir le serviteur du Capitaine Armand
Devenir son neveu. C'est le temps des merveilles.
Heureux, s'il ne produit que des choses pareilles ! (*Il sort.*)

ARMAND.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

ISABELLE.

La triste vérité.

ARMAND.

Je n'en puis revenir. Quelle fatalité

Poursuit cette maison ? Quoi, votre belle-mère

Epoueroit Chabot ? Des travers de mon frère

Je suis moins étonné que de ceux de ma sœur ;

On peut absolument excuser son erreur :

Le pauvre Bonnefoi de la stricte droiture

A pu, sans le vouloir, dépasser la mesure ;

De perfides conseils, son peu de jugement,

Tout a pu l'entraîner dans son égarement :

Mais qu'une femme enfin que dirigeoit sans cesse

L'équité, le bon sens, la raison, la sagesse ;

A qui sans injustice on n'auroit jamais pu

Disputer un instant le prix de la vertu ;

Qu'aujourd'hui sans pudeur, au mépris de sa gloire,

Avec un scélérat. . . . Une action si noire

Ne peut se présumer : à ce grand changement

Je n'ajouterai foi qu'après l'événement.

Allons trouver mon frère.

ISABELLE.

Arrêtez.

ARMAND.

Mais, ma pièce,

Il faut. . . .

ISABELLE.

Si vous avez pour moi quelque tendresse,
 Gardez-vous de fronder avant notre union
 D'un vieillard obstiné la folle opinion.
 Hélas ! pour assurer le bonheur d'Isabelle,
 Contraignez-vous encor ; dissimulez comme elle.
 Le Notaire à venir ne peut tarder long-tems.

ARMAND.

Vous le voulez, ma nièce ? Hé bien soit, j'y consens :
 Jusqu' après votre hymen je veux bien me contraindre.
 Si vous saviez combien il m'en coûte de feindre !

SCÈNE VI.

ARMAND, ISABELLE, MELCOUR, JULIE.

MELCOUR.

Hé bien, ma chère enfant, le Notaire vient-il ?

JULIE.

Monsieur Mathieu Robert, son confrère Subtil,
 Le Jacobin Chabot et votre belle-mère
 Me suivent de très-près.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE.

LUCETTE.

Allons, mon petit frère,

Allons, préparez-vous au coup qui vous attend,

Et prenez vite un air bien triste, bien dolent :

Il faut pleurer.

MELCOUR.

Hé mais, par ce joyeux délice. . .

LUCETTE.

Pleurer est votre rôle, et le mien est de rire.

Mon ami, vous avez un rival dangereux.

MELCOUR.

Un rival ?

LUCETTE.

Oui sans doute, et nous un amoureux.

JULIE.

Quel est donc ce rival ?

LUCETTE.

C'est Barbot qu'on le nomme.

JULIE.

Quel est votre amoureux ?

LUCETTE.

Un joli petit homme.

Fort leste, fort naïf, un peu brun, mais enfin
Qu'importe ? Tel qu'il est, il me convient.

JULIE.

Carlin ?

LUCETTE.

C'est toi qui l'as nommé.

JULIE.

L'avanture est unique !

LUCETTE.

Carlin vient de me faire une tendre suppliche ;
Et comme ce parti me plaît infiniment,
Je viens de l'assurer de mon consentement.

ARMAND.

Comment donc mon valet, ce coquin, ce maroufle
Oseroit ? . . .

LUCETTE.

Je ne fais, mon oncle, qui lui souffle
Le ridicule espoir de prétendre à ma main :
J'en soupçonnerois fort Chabot. Le Jacobin
N'aura rien négligé, pour gagner son estime,
Et lui faire chérir le moderne régime.

ISABELLE.

Quoi ! vous avez osé répondre à son amour ?

LUCETTE.

Je l'ai flatté, ma sœur, du plus tendre retour,
Si sa folle tendresse a l'aveu de mon père.

JULIE.

Mais il l'approvera.

LUCETTE.

Non, j'espère au contraire,
En tournant contre lui *la Constitution*,
Lui faire détester *la Révolution*.

ISABELLE.

Mais si mon père approuve une union semblable ?

LUCETTE.

Dans ce cas-là, ma sœur, son mal est incurable.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BONNEFOI, BARBOT.

BONNEFOI, à Barbot dans le fond du Théâtre,

Je suis au désespoir que mon ami Chabot
Ait négligé, Monsieur, de m'instruire plutôt
Du goût que vous aviez pour ma fille Isabelle :
Je suis fâché vraiment d'avoir disposé d'elle.

BARBOT.

Ce Monsieur mon Cousin est un vilain Monsieur.

JULIE.

Ah ! comme c'est bien dit !

BONNEFOI.

C'est au reste un malheur

K

Qui peut se réparer.

BARBOT.

Comment ?

BONNEFOI.

Si la cadette

Vous plait comme l'ainée, elle est à vous.

BARBOT.

Lucette :

BONNEFOI.

Elle-même.

LUCETTE, à part.

Fort bien. Encore un amoureux !

BARBOT.

Vous me la donnerez, Monsieur, si je la veux ?

BONNEFOI.

Sans doute.

BARBOT.

Il faut la voir. Faites qu'elle s'approche ;
Car les Barbots jamais n'achètent chat en poche.

BONNEFOI, à Lucette.

Avancez.

BARBOT, à Bonnefoi.

Elle rit ? C'est bon signe, papa. (*à Lucette.*)
Regardez-moi. Pas mal. Tournez, comme cela.

BONNEFOI, à Barbot.

Comment la trouvez-vous ?

BARBOT. à *Bonnefoi.*

Elle est assez drôlette,

BONNEFOI.

Elle est fort jeune encor.

BARBOT.

Tant mieux ; à la brochette

Nous pourrons l'élever. Même dot que sa sœur ?

Je la prends. Touchez là. Vous m'aimiez ?

LUCETTE.

Non, Monsieur,

BARBOT.

Non ? Mais vous m'aimerez ?

LUCETTE.

Jamais, je vous assure.

BARBOT.

Vous voulez plaïsanter ?

LUCETTE.

Non, Monsieur, je vous jure.

BARBOT.

La morveuse auroit-elle une inclination ?

LUCETTE.

Vous avez deviné.

BONNEFOL.

Sans ma permission ?

LUCETTE.

Je n'en ai plus besoin.

BONNEFOI.

Comment, Mademoiselle ?

LUCETTE.

Avez-vous oublié que par la Loi nouvelle,
Nous sommes pleinement rétablis dans nos Droits,
Et qu'elle vous oblige à confirmer mon choix ?
Quelle gloire pour moi, pour mon petit Civilisme,
De trouver en défaut ce grand Patriotisme !

BONNEFOI.

De Civilisme à présent il n'est pas question ;
Et ces grands mots ici sont tous hors de saison,

S C È N E IX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. de BONNEFOI,
CHABOT.

Mad. de BONNEFOI.

Dans la salle d'en bas j'ai laissé le Notaire,

BONNEFOI.

Qu'on le fasse monter.

LUCETTE.

Je soutiens, moi, qu'un père

Aux vœux de ses enfans ne doit plus s'opposer.

Il a perdu le droit de les tyranniser.

BONNEFOI.

Je gage que son choix est très-Aristocrate,

LUCETTE.

Et c'est ce qui vous trompe ; il est très-Démocrate ;

Je vous réponds qu'il est Constitutionnel

A trente-six Carrat. (29)

BONNEFOI.

Si votre choix est tel,

Nommez-moi donc . . . ,

LUCETTE.

Son nom ne fait rien à l'affaire ;

C'est son état qui va vous enchanter, mon père.

BONNEFOI.

Quel est-il donc enfin ?

LUCETTE.

C'est un valet,

BONNEFOI,

Ah ! fi !

ES-TU FOLLE ? un valet ?

Mad. de BONNEFOI, à part.

Mon tour a réussi.

LUCETTE.

Les hommes sont égaux. De par les *Droits de l'Homme*,

De confirmer son choix votre fille vous somme,

JULIE,

Elle a raison, Monsieur.

BONNEFOI.

Dans un autre moment

Nous verrons si . . . ,

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, SUBTIL.

BONNEFOI.

Messieurs, serviteur. Maintenant
Ne songeons qu'à signer le contrat d'Isabelle.

ROBERT, à *Isabelle*.

Il faudroit nous donner vos noms, Mademoiselle.

ISABELLE, à *Robert*.

Agathe Elisabeth.

ROBERT.

Bon. Et ceux du futur ?

BARBOT, bas à *Chabot*.

Il faut y renoncer ?

CHABOT, bas à *Barbot*.

Tu l'auras, fois-en sûr.

MELCOUR, à *Robert*.

Hypelite Melcour.

CHABOT, bas à *Barbot*.

Un peu de patience : Je vais avec un mot faire tourner la chance.

Mad. de BONNEFOI, à son mari.

Signez en attendant la procuration.

BONNEFOI, *signant la procuraison.*

Pour la vente des biens ? ah ! de grand cœur.

Mad. de BONNEFOL.

C'est bon.

BARBOT, *bas à Chabot.*

Mais comment pourrez-vous ? . . .

CHABOT, *bas à Barbot.*

Va, n'en sois pas en peine.

ROBERT, *demandant à Subtil.*

Hippolyte Melcour. (*à Melcour.*) Lieutenant ?

MELCOUR.

Capitaine.

ROBERT, *à Melcour.*

Où votre Régiment est-il en garnison ?

MELCOUR.

A Valancienne.

CHABOT, *à Melcour.*

Ah ! ah ! le hazard est fort bon.

Vous pourrez me donner des détails sur l'affaire
Du dix-neuf du courant. Je suis chargé d'en faire
Le rapport dans trois jours. J'ai les procès verbaux.
Voyons. Vous connoîtrez sûrement le héros
D'un complot qui devoit à l'armée Autrichienne
Livrer le jour d'après et Lille et Valancienne.

BONNEFOI.

Comment, Diable, on vouloit ?

CHABOT.

Oh ! rien n'est plus certain ;

Et si l'on eut tardé jusques au lendemain
 A découvrir la trame, un parti redoutable
 De cette faction, qui de tout est capable,
 Chez les bons citoyens s'introduisant sans bruit,
 Sur eux, sur leurs enfans devoit fondre à minuit :
 Quatre mille poignards arrivés de Bruxelles,
 Et que l'on a trouvé chez le chef des rebelles
 Avec un drapeau blanc, devoient armer les bras
 Des suppôts de Coblenz. (30)

BONNEFOI.

Voyez, les scélérats !

Montrez-moi ces papiers.

CHABOT.

C'est ici qu'il faut lire.

Ces lignes suffiront, je crois, pour vous instruire
 Du nom des Conjurés.

BONNEFOI, *lisant.*

En croirai-je mes yeux ?

Comment ? Melcour le chef de ce complot affreux ?

MELCOUR.

Quoi, l'on ose, Monsieur ?

BONNEFOI.

Quel nouveau jour m'éclaire ?

Malheureux Bonnefoi ! grands dieux ! qu'allois-tu faire ?

MELCOUR.

L'artifice est grossier ; on conçoit aisément

Le motif qui l'inspire.

CHABOT.

On voit plus clairement

Pourquoi l'on défavoue une trame aussi noire.

BONNEFOI.

Quels horribles forfaits !

MELCOUR, à Bonnefoi.

Ah ! gardez-vous de croire.

CHABOT.

Par les procès verbaux ils sont bien constatés.

MELCOUR.

C'est un affreux tissu d'horreurs, de fautes :

Si j'étois moins aimé de la tendre Isabelle ; (*regardant Barbot.*)

Si Monsieur n'avoit pas jeté les yeux sur elle ;

Où si pour l'épouser il avoit votre aveu,

Je seroient innocent.

CHABOT, à part.

Il a raison, parbleu. (*baut.*)

Je pourrois d'un seul mot l'accabler, le confondre.

BONNEFOI.

Il ne mérite pas qu'on daigne lui répondre.

ARMAND, à Isabelle.

Je n'y puis plus tenir.

ISABELLE, à Armand.

Eh ! de grâce, arrêtez.

JULIE, bas à Armand.

Contraignez-vous, Monsieur : si vous les invitez,

Il est perdu : Barbot dans sa fureur jalouse
 Ira le dénoncer au *Comité des Douze*,
 Pour le faire arrêter. (31)

BONNEFOI, furieux.

Sors d'ici, malheureux !

Au bras vengeur des Loix échappe, si tu peux.
 S'il est quelques Etats, amis du Despotisme,
 Vas-y toucher le prix qu'on paye à l'*incivisme*.
 Va demander des fers ; va ramper sous un Roi :
 Le bonheur des François n'étoit pas fait pour toi :
 Purifie, en quittant le lieu de ta naissance,
 Un pays profané, fouillé par ta présence ;
 Par les exhalaisons de ton souffle empêtré,
 Traître, ne corromps plus l'air de la Liberté.

S C È N E XI.

LES PRÉCÉDENS excepté BONNEFOI, CHABOT,
 BARBOT.

Mad. de BONNEFOI.

Retirez-vous, Robert ; chez vous allez m'attendre :
 Je ne tarderai pas un quart d'heure à m'y rendre. (*à Armand.*)
 Et vous, si vous prenez intérêt à Melcour,
 Dans votre appartement cachez-le tout le jour ;
 De Monsieur Bonnefoi laissez couler la bile ;
 Vous pourrez lui parler, l'il devient plus tranquille :
 J'aurai soin cependant d'empêcher que Chabot
 Ne précipite rien en faveur de Barbot.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. de BONNEFOI, ARMAND,

Mad. de BONNEFOI,

J'ai su de mon époux appaiser la colère.

Vous pouvez maintenant parler à votre frère ;

En pleine liberté, si vous le trouvez bon,

Vous pouvez le fronder sur son opinion,

Quoique je vous paroisse ici très-Démocrate,

Je fais apprécier l'honnête Aristocrate :

Par le tendre intérêt que j'ai pris à Melcour

Je crois l'avoir prouvé, mon frère, dans ce jour.

ARMAND.

Vous vous intéressez à Melcour, vous, Madame ?

Vous, qu'on voit excuser et protéger l'infame,

Qui vient de le noircir par un trait infernal

Auprès de Bonnefoi ?

Mad. de BONNEFOI, souriant,

N'en dites point de mal :

Il est de nos amis, plus qu'on ne croit, mon frère :

Un homme tel que lui nous étoit nécessaire,

Pour faire à mon époux adopter un projet,

Qui doit nous assurer un bonheur très-complet.

ARMAND.

Quel est donc ce projet ?

Mad. de BONNEFOI.

C'est encore un mystère,

ARMAND.

Madame, je conçois vos raisons pour le faire.

Mad. de BONNEFOI, vivement.

Soyez bien convaincu qu'après l'événement

Vous viendrez tous ici m'en faire compliment.

ARMAND.

Ne comptez pas au moins sur le mien,

Mad. de BONNEFOI.

Sur le vôtre ?

J'y compte, cher Armand, bien plus que sur tout autre,

ARMAND.

Un projet dans lequel aura trempé Chabot,

Ne peut être à mes yeux qu'un horrible complot.

Mad. de BONNEFOI.

Hé mais. . .

ARMAND, dououreusement.

Par vos travers vous déchirez mon ame,

Quel affreux changement ! Ah ! pouvez-vous, Madame,

Oublant les vertus qu'on admireroit en vous,

Dans le chemin du crime entraîner votre époux ;

Protéger les Brigands qui ravagent la France ;

Rechercher d'un Chabot la coupable alliance ?

Mad. de BONNEFOI, *d'un ton naïf.*

Je nè protège point le rival de Melcour :

Vous êtes dans l'erreur.

ARMAND.

Par cet adroit détour

Vous essayez envain de me donner le change,
Si l'hymen de Barbot est ridicule, étrange,
Le nœud dont je vous parle est bien plus révoltant;
Et si Chabot et vous. . .

Mad. de BONNEFOI, avec noblesse.

Hélas ! mon cher Armand,

Les tems sont bien changés ; il est des circonstances
Où l'on peut sans rougir blesser les bienfiances ;
Et la nécessité dicte aujourd'hui des loix,
Que nous n'aurions jamais osé suivre autrefois,
Ce discours, je le sens, contre moi vous irrite :
Je ne me plaindrai point ; je fais ma conduite
A d'étranges soupçons m'expose en ce moment.
Vous me rendrez bientôt plus de justice, Armand ;
Quoique nous paroissions opposés l'un à l'autre,
Vous avez mon estime : un jour j'aurai la vôtre ;
Et nous verrons alors qui de vous ou de moi
Aura le mieux servi Melcour et Bonnefoi,

ARMAND, avec étonnement.

Je ne vous entendis pas ; expliquez ce langage.

Mad. de BONNEFOI.

Il ne m'est pas permis d'en dire davantage.

Vous saurez tout demain ; permettez qu'aujourd'hui. . .

Mais j'aperçois Chabot.

ARMAND.

Je vous laisse avec lui



SCÈNE II.

Mad. de BONNEFOI, CHABOT.

CHABOT, *vivement.*

Eh bien, Madame, eh bien, comment va notre affaire ?

Mad. de BONNEFOI, *rapidement.*
En billets au porteur, tirés sur l'Angleterre
On m'a compté le prix des biens de Bonnefoi,

CHABOT.

Vous ne plaisantez pas ?

Mad. de BONNEFOI.

Non, j'ai le tout sur moi,

CHABOT.

Nous pourrons donc partir cette nuit ?

Mad. de BONNEFOI.

Ma Cousine,

Madame de Morrant me céde sa berline ;
Elle fera chargée, attelée à minuit.
Sitôt que mon époux sera couché, sans bruit
Avec votre cousin nous nous rendrons chez elle ;
Nous serons précédés de la tendre Isabelle,
Qui, croyant l'évader avec son cher Meleour,
Vous m'entendez ?

CHABOT.

Fort bien.

Mad. de BONNEFOI.

Que dites-vous du tour ?

CHABOT.

Charmant.

Mad. de BONNEFOI.

Elle sera d'une humeur détestable,
En voyant son erreur ; mais . . .

CHABOT.

Barbot est bon Diable.

Il la consolera : tenez, je gagerois
Que dans son foible cœur, après quelque relais,
Mon cousin de Melcour occupera la place.

Mad. de BONNEFOI.

Je le crois comme vous. Tout ce qui m'embarrasse
C'est de faire remettre à Monsieur Bonnefoi
L'argent qui lui revient.

CHABOT.

Vous vous moquez, je croi :

Il faut garder le tout.

Mad. de BONNEFOI.

Hé mais,

CHABOT.

Songez, Madame,

Que vos droits et la dot de sa première femme,
La mère d'Isabelle, absorbent de son bien
Environ les deux tiers.

Mad. de BONNEFOI.

C'est juste, j'en convien.

CHABOT.

Isabelle et Lucette héritent de leur mère :
En laissant leur fortune au pouvoir de leur père,
C'est l'exposer beaucoup.

Mad. de BONNEFOI.

Elles risqueroient fort
De n'en rien retirer ; j'en demeure d'accord.

CHABOT.

Outre qu'il est capable, en sa fureur civique,
De faire de leur dot un Don Patriotique ;
C'est un panier percé ; c'est un dissipateur.
A ses filles, à lui servez donc de Tuteur.
Il est essentiel d'ailleurs, plus qu'on ne pense,
Qu'il soit entièrement sous notre dépendance.
Nous pourrons l'y tenir par une pension,
Que nous ne paierons plus, si de notre union
Il veut troubler la paix. (32)

Mad. de BONNEFOI.

Vous trouvez mes scrupules
Déplacés ?

CHABOT.

Comment donc ? ils sont très-ridicules.

Mad. de BONNEFOI.

Je suis de votre avis : mais avant d'émigrer,
A Monsieur Bonnefoi je voudrois soutirer
Certain remboursement qu'à touché le bon-homme
En argent monoyé.

CHABOT.

De combien est la somme ?

Mad. de BONNEFOI.

De deux mille louis.

CHABOT.

Parbleu, vous ferez bien :

Le mieux est, voyez-vous, de ne lui laisser rien :

Le besoin qu'il aura de nous le rendra sage. (33)

Mad. de BONNEFOI.

Pour faire sans danger notre petit voyage,

Il faudra nous munir, je crois, d'un passeport.

CHABOT.

De l'avoir dans une heure, allez, je me fais fort.

Mad. de BONNEFOI.

Sous des noms supposés ?

CHABOT.

Surement.

Mad. de BONNEFOI.

Il me semble

Qu'il n'est pas à propos que l'on sache qu'ensemble

Nous voulons émigrer.

CHABOT.

Ah ! vraiment je le croi ;

Si l'on le découvroit, ce feroit fait de moi.

Quoiqu'un décret expès me rende inviolable,

Si de fuir avec vous on me croyoit capable,

Des plus saintes fureurs je deviendrois l'objet,

Et mon procès, morbleu, me seroit bientôt fait.

CHABOT.

Mad. de BONNEFOI.

Il faut vous déguiser, vieillir votre visage,
Changer de vêtemens.

CHABOT.

C'est un avis fort sage.

Mad. de BONNEFOI.

Vous trouverez chez moi de quoi vous travestir.
J'entends votre Cousin ; il faudra l'avertir
De l'heure du départ.

CHABOT.

Je saurai l'en instruire,
Lorsqu'il en sera temps. Adieu, je me retire,
Et reviens à l'instant avec les passeports.

Mad. de BONNEFOI, levant les yeux au Ciel.
Toi qui lis dans mon cœur seconde mes efforts !

S C È N E III.

JULIE, ISABELLE, BARBOT.

BARBOT.

C'est un point résolu ; je l'ai mis dans ma tête :
Il faut qu'à m'épouser dans peu vous soyez prête ;
Sinon je vais sur l'heure, assisté de Chabot,
Au célèbre Jourdan dénoncer le complot
De ce Conspirateur, dont l'amour ridicule
Rend votre cœur pour moi plus têtu qu'une mule.

Gare le *Coupe-tête*. Allons, décidez-vous :

Me voulez-vous ou non pour votre cher époux ?

ISABELLE.

D'une pareille horreur vous n'êtes pas capable ;

Et vous aurez pitié. . . .

BARBOT.

Je suis impitoyable ;

Et j'ai raison. Comment ! Athanaze Barbot,

Le cousin, l'héritier du Député Chabot,

Un *Citoyen actif* que sa bonne fortune

A déjà fait Major, Greffier de la Commune,

Qui sera Député bientôt certainement,

Un Président de Club, dont le civisme ardent

Ne repose jamais et jamais ne trébuche,

Des beautés du *Canton* enfin la coqueluche,

Rencontre en son chemin certain petit minois,

Comme l'on en voit tant, qui lui plaît toute fois ;

Il demande au papa d'entrer dans sa famille ;

Il dit oui de bon cœur ; et la petite fille

Le refuse tout net : pour qui ? pour un vaurien,

Un drôle, un polisson, un mauvais citoyen,

Un Judas qui vouloit à la flotte Autrichienne

Livrer traîtreusement l'Île de Valencienne. (34)

Que trouvez-vous de bien à ce mauvais sujet ?

Son visage est affreux ; sa taille ? il est mal fait ;

Son esprit ? ah ! si donc ! sa sottise est complète ;

Seroit-ce par hazard sa chétive épaulette ?

Hé, n'en ai-je pas deux ? bien plus belles encor !

La sienne est en argent, les miennes sont en or.

JULIE.

Quand elle connoîtra, Monsieur, votre mérite. . .

BARBOT.

Mon mérite, insolente, est connu tout de suite.

JULIE.

J'en conviens ; cependant. . .

BARBOT.

Bah ! toutes ces raisons

N'ont pas le sens commun. Ca, vite dépechons,

Voulez-vous m'épouser ? répondez, péronnelle.

JULIE.

Accordez-lui du tems, et comptez que mon zèle. . .

BARBOT, *sortant une montre très riche.*

Je lui donne un quart d'heure.

JULIE, *à part.*

En croirai-je mes yeux ?

La montre de mon Maître ? Oui, c'est elle. Ah ! grands Dieux ?

Vous avez là, Monsieur, une bien belle montre

Elle doit coûter cher.

BARBOT, *cachant la montre.*

Non, elle est de rencontre.

Il n'est que la demie ; aux trois quarts il faudra

Signer sans barguigner le contrat ; sans cela. . .

Suffit. Ce n'est pas nous qu'impunément on berne ;

Nous savons mettre en train le jeu de la lanterne ;

Comme vous agirez, nous agirons. Adieu.

SCÈNE IV.

JULIE, ISABELLE.

JULIE.

Adieu, cheval, tigre, ours. Le monstre !

ISABELLE.

Juste Dieu !

Qu'allons-nous devenir ? Hélas ! que dois-je faire,
 Pour sauver mon amant ?

JULIE.

J'apperçois votre père ;

Il faudroit lui parler ; peut-être en ce moment.

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Allons trouver Armand ;
 Implorons ses conseils ; voyons ma belle mère :
 Elle prend à Melcour un intérêt sincère.
 S'il existe un moyen encor de le sauver,
 Les amis de Chabot peuvent seuls le trouver.

SCÈNE V.

BONNEFOI, tenant à la main la *Charte Constitutionnelle.*

Oui, sous quelque rapport enfin que j'envisage
 La *Constitution*, cet immortel ouvrage,

Je le trouve admirable ; et je rends grace aux Dieux,
 Qui nous firent un don si beau, si précieux.
 Je n'en faurois douter, c'est à la Providence
 A qui nous le devons. Pour le bien de la France
 Elle a su de ses feux divins, restaurateurs,
 Echauffer, embraser nos Régénérateurs.

SCÈNE VI.

BONNEFOI, CARLIN.

CARLIN, *à part, sans voir Bonnefoi.*

Madame avoit raison ; et si j'en crois ma belle,
 Son père est enchanté de mon projet comme elle :
 Avant l'hymen pourtant elle juge à propos,
 Qu'à Monsieur Bonnefoi j'aille en dire deux mots.

BONNEFOI, *sans voir Carlin,*

L'Aristocrate altier et fécond en malice
 Tentera vainement d'abattre l'édifice.
 Du bonheur des François ; par ses coups redoublés
 Jamais ses fondemens ne seront ébranlés.

CARLIN, *apercevant Bonnefoi.*

Justement le voici.

BONNEFOI, *baisant la Charte Constitutionnelle.*

Tout en elle m'enchante.

CARLIN.

Et c'est avec raison ; elle est, ma foi, charmante. (*à part.*)
 Il parle de Lucette.

BONNEFOI.

Eh mais, tu l'aimes donc ?

CARLIN.

Si je l'aime, Monsieur ? J'en suis fou.

BONNEFOI.

Tout de bon ?

CARLIN.

En seriez-vous fâché ?

BONNEFOI.

Non, mon cher, au contraire :

Cet aveu, mon enfant, bien loin de me déplaire,
Me charme, me ravit ; je voudrois de grand cœur
Que chacun comme toi fut son admirateur ;
Lui rendit la justice enfin qu'elle mérite :
Mais malheureusement, et c'est ce qui m'irrite,
Tout le monde n'a pas les mêmes yeux que toi ;
Elle a des détracteurs, des ennemis.

CARLIN.

Pourquoi ?

Hélas ! la pauvre enfant est trop douce, trop bonne,
Trop jeune, pour avoir fait du mal à personne.
Quels sont ses ennemis ?

BONNEFOI.

Ce sont des scélérats
Dont l'orgueil effréné ne lui pardonne pas
D'avoir, sans nul égard aux biens, à la naissance,
Mis tous les citoyens dans la même balance ;
Qui frémissent de rage au mot Egalité,
Et s'arment en secret contre la Liberté.

CARLIN.

Qu'importe ? Je saurai défendre sa querelle,
Si vous me permettez de l'épouser.

BONNEFOI.

[Pou zèle]
Est louable, Carlin.

CARLIN.

Je l'épouserai donc ?

BONNEFOI.

Il ne tiendra qu'à toi.

CARLIN, *à part.*

Ma foi, c'est tout de bon. (*baut.*)

Elle ne sera point à mes désirs cruelle ;

Car, s'il faut parler net, je crois être sûr d'elle.

BONNEFOI.

Pourquoi voudrois-tu seul éprouver ses rigueurs ?

Sur tout le genre humain elle étend ses faveurs.

CARLIN.

Sur tout le genre humain ? ce n'est pas là mon compte.

Mais vous voulez râiller ?

BONNEFOI.

Non, d'honneur.

CARLIN.

Bon ! quel conte !

BONNEFOI.

Oh ! rien n'est plus certain.

CARLIN.

Je suis fâché vraiment

De vous entendre ainsi parler de votre enfant.

BONNEFOI.

Ce n'est pas mon ouvrage.

CARLIN.

En voici bien d'un autre.

BONNEFOI.

On y trouvera bien par-ci par-là du nôtre ;

J'ai bien par mes conseils . . .

CARLIN.

Vous ne l'avez pas fait ?

BONNEFOI.

Non vraiment.

CARLIN.

Et qui donc ?

BONNEFOI.

Le Président Target,

Tous nos Représentants, ces flambeaux du génie,

Qu'on nomme avec raison Pères de la patrie.

CARLIN, à part.

D'honneur ! je le crois fou. (*haut.*) Mais laissons tout cela.

Vous me la donnerez, n'est-ce pas ?

BONNEFOI, *fouillant dans sa poche.*

La voilà.

CARLIN, à part.

Elle vient. Ah ! le cœur me bat à son approche. (*haut.*)

Eh mais, où donc est-elle ?

BONNEFOI.

Elle est là, dans ma poche.

N

CARLIN.

Dans votre poche ?

BONNEFOI, *lui présentant la Charte.*

Oui, tiens, la voici.

CARLIN.

Qu'est-ce donc ?

BONNEFOI.

Le recueil de nos Loix, *la Constitution.*

CARLIN,

Quoi ! c'est là le présent que vous comptez me faire ?

BONNEFOI.

N'est-ce pas, mon ami, l'objet de ta prière,

De tes vœux les plus chers ?

CARLIN.

Gardez votre bouquin ;

Je n'en ai pas besoin.

BONNEFOI.

Comment ? . . . Eh mais, Carlin,

Que me demande-tu ? dis.

CARLIN.

La main de Lucette

BONNEFOI.

De ma fille ?

CARLIN.

Oui vraiment.

BONNEFOI.

Ma fille est-elle faite

Pour un nègre, un valet ?

CARLIN.

Les hommes sont égaux :

Vous l'avez dit, Monsieur.

BONNEFOI.

C'est bon pour le propos.

CARLIN.

Quoi ?

BONNEFOI.

Songe donc, Carlin, que ma fille est la nièce
De ton Maître.

SCÈNE VII.

BONNEFOI, CARLIN, ARMAND.

CARLIN.

Lucette approuve ma tendresse,
Et je l'épouserai.

BONNEFOI.

Sans mon consentement ?

CARLIN.

Nous nous en passerons.

BONNEFOI.

Comment, drôle, comment ? . .

CARLIN.

Je connois les Décrets ; grâce à la Loi nouvelle,

Une fille à présent ne dépend plus que d'elle,
La Constitution.

BONNEFOI.

Tais-toi, coquin, tais-toi.
 C'est bien à toi, maraud, à m'opposer la Loi.
 Non, je ne reviens point d'un tel excès d'audace,
 S'il étoit *Citoyen actif*, encore passe.

SCENE VIII.

ARMAND, CARLIN.

ARMAND, à part.

Voilà comme ils font tous, expliquant les Décrets
 Toujours à la rigueur, tant que leurs intérêts
 Ne font pas compromis ; mais ils font moins sévères,
 Dès qu'ils tournent contre eux ; alors, plus débonnaires,
 Ils nous font voir bientôt par leurs amandemens,
 Qu'il est avec la Loi des accommodemens, (*à Carlin.*)
 Dans deux heures, Carlin, que ma chaise soit prête,

CARLIN.

Il faut, si vous partez, emmener ma conquête ;
 Lucette m'aime et veut m'épouser,

ARMAND.

Son amour

Est un jeu.

CARLIN.

Vous croyez ?

ARMAND.

Surement ; c'est un tour
Dont ma nièce se sert, pour éprouver son père,

CARLIN.

Je vais m'en assurer,

S C È N E IX.

BONNEFOI, ARMAND.

ARMAND.

Ah ! te voilà, mon frère ?
Je te cherchois ; je viens prendre congé de toi.

BONNEFOI.

Tu repars ?

ARMAND.

A l'instant, et j'emmène avec moi
L'infortuné Melcour,

BONNEFOI.

Quel intérêt si tendre
A ce Conspirateur mon frère peut-il prendre ?

ARMAND.

Celui que nous inspire un homme vertueux,
Que le crime poursuit.

BONNEFOI.

Quelle vertu ! grands dieux !
Que celle d'un François, qui veut dans sa patrie

Introduire en secret une armée ennemie.

ARMAND.

Il n'eut pas ce projet ; mais il est très-certain,
Que, s'il eut pu remplir ce généreux dessein,
Il sauvoit son pays.

BONNEFOI.

Que dis-tu ? quel langage !
Quoi tu peux préférer notre antique esclavage
A cette liberté dont on voit maintenant
Jouir tous les François ?

ARMAND.

Sous un joug accablant,
Non, jamais les Bourbons n'opprimèrent la France ;
Leurs chaînes n'ont jamais fait gémir l'innocence ;
Mais par un juste frein le crime contenu
Laissoit en liberté respirer la vertu.
Les Loix veillant pour tous, tous dormoient d'un bon somme,
Les François ignoroient alors les *Droits de l'Homme*,
Le mot de Liberté ; mais ils en jouissoient ;
Avec fraternité les trois Ordres vivoient ;
On voyoit, en tous lieux, fleurir l'agriculture,
Le commerce et les arts ; tout ce que la nature
Assembla pour former la gloire et le bonheur,
La France en jouissoit sous un Roi protecteur.
Quel Empire eut jamais sa splendeur, sa puissance !
Les destins de l'Europe étoient dans sa balance ;
Chacun vouloit des Lys voir la gloire de près,
Et laisseoit en partant son or et ses regrets.
Mais depuis que l'Enfer a couronné l'audace

De quelques factieux, tout a changé de face ;
 Depuis que le meilleur, le plus humain des Rois
 N'a plus l'autorité que lui donnoient les loix,
 Qu'au gré de son caprice un Sénat tyrannique
 Dispose seul ici de la force publique,
 L'injustice triomphe avec impunité,
 Et la vertu gémit dans la captivité :
 Les cachots, qui jadis n'étoient ouverts qu'aux crimes,
 Regorgent maintenant d'innocentes victimes ;
 Aimer l'ordre, les Loix, et la religion,
 C'est être criminel de *L'es-Nation* ;
 C'est mériter la mort : pour prouver son Civisme,
 Il faut, le fer en main, forcer le peuple au schisme,
 Arrêter, égorger ces hommes vertueux
 Qui ne prèteront pas un ferment odieux, (35)
 Qui n'applaudiront point au crime, à l'Anarchie :
 L'impiété, le vol, le meurtre, l'incendie,
 Bienloin d'être punis, ces coupables excès
 Trouvent dans le Sénat leurs falaires tout prêts. (36)
 Non, non, les cruautés de Néron, de Tibere,
 De ce long Parlement, fléau de l'Angleterre,
 N'approchent pas encor de celles des Tyrans,
 Qui ne règnent ici que par quelques Brigands.
 Dans cet état affreux où la France est livrée,
 On voit l'agriculture incertaine, éploreée,
 Craignant de perdre enfin le prix de ses sueurs,
 Refuser à ses champs ses utiles labours ;
 Le commerce, les arts n'existent plus en France ;
 Tout languit sous le joug d'une affreuse licence ;
 L'étranger qu'attiroit son séjour enchanté,

En voyant tant d'horreurs, recule épouvanté.
 Imitons-le ; fuyons : quittons une patrie,
 Un horrible pays, où pour sauver sa vie
 Il faut flatter le vice, applaudir aux Brigands,
 Dévorer avec eux les restes palpitans
 Des malheureux François, immolés à leur rage.
 Il faut être victime, ou bien Antropophage. (37)
 Pour qui n'approuve point ces spectacles d'horreur
 Le poste de l'exil est le poste d'honneur.
 Allons nous réunir à ces sujets fidèles
 Qui s'arment pour combattre et punir des rebelles ;
 Sauvons, s'il en est temps, un prince vertueux,
 Le plus juste des Rois, et le plus malheureux.

S C È N E X.

BARBOT, CHABOT, Mad. de BONNEFOI,
 BONNEFOI, ARMAND.

BONNEFOI.

Qu'oses-tu proposer ?

ARMAND.

Princes, Rois de la terre,
 Aux armes ; hitez-vous ; vous n'avez que la guerre,
 Pour conserver chez vous l'abondance et la paix,
 Pour maintenir vos droits, pour sauver vos sujets
 D'un monstre qui ne vit que de sang, de rapine,
 Et qui du monde entier conspire la ruine :
 Qu'il périsse, ou bientôt l'Univers n'aura plus
 Ni libertés, ni loix, ni temples, ni vertus.

De ses offres de paix redoutez les ambices ;
 Sur vos divisions il établit ses forces :
 Réunissez-vous tous ; dans ces dangers pressans
 Les petits intérêts doivent céder aux grands.
 Pitt vous éclairera du feu de son génie ;
 Il faura de vos cœurs bannir la jalouſie ;
 Il faura diriger, ranimer vos efforts ;
 George et sa Nation ouvriront leurs trésors.
 Allez : mais de la France exterminant les crimes,
 Des Bourreaux avec soin distinguez les victimes.

BONNEFOI.

Tais-toi donc, imprudent : ne vois-tu pas Chabot ?
 Songe que pour te perdre il n'a qu'à dire un mot.
 Et moi, qui ce matin lui vantois ton Civisme !
 Comme tu m'as trompé !

ARMAND.

Contre le Despotisme,
 En tout tems, en tous lieux, l'on m'entendra crier :
 Le crime peut m'atteindre ; il ne peut m'éffrayer.

CHABOT, *d'un ton ironique.*

Quelle intrépidité ! Ah ! certes, c'est dommage
 Que, pour faire briller ce généreux courage,
 Son auditoire ici ne soit pas plus nombreux.
 Il a d'heureux talents.

ARMAND.

Ils sont assez heureux
 Pour avoir découvert, sous un masque hypocrite,
 L'horrible trahison qu'un faux ami médite.

CHABOT.

Je ne vous entendez pas. De grâce, expliquons-nous.
Quel est, mon cher Monsieur, ce faux ami ?

ARMAND.

C'est vous.

BONNEFOI.

De ma juste fureur je ne suis plus le maître.
Quoi, vous osez, Armand . . .

ARMAND.

Apprends à le connoître ;

Ouvre les yeux, mon frère ; apprends tous les projets
D'un homme dont le cœur distille les forfaits :
Il se dit ton ami, quand le traître, l'infame
Cherche dans ta maison à séduire ta femme.

BONNEFOI.

Sors d'ici, Malheureux.

ARMAND.

Si quelqu'un doit sortir,
Ce n'est pas moi.

CHABOT.

J'entends. Allons, il faut partir ;
A notre accusateur, Barbot, cédons la place ;
Il faut sans murmurer subir notre disgrâce :
Viens, il faut pour jamais abandonner ce lieu.
Pour la dernière fois vous nous voyez. Adieu.

BONNEFOI.

Ah ! ne me faites pas ce déplaisir sensible.
Restez.

CHABOT.

Non, je ne puis.

BONNEFOI.

Quoi! . . .

CHABOT.

Je suis inflexible.

BONNEFOI.

Dieux!

CHABOT, *bas à Barbot.*

Allons nous venger : faisons exécuter
L'ordre que nous avons, pour le faire arrêter.

S C È N E XI.

Mad. de BONNEFOI, BONNEFOI, ARMAND.

BONNEFOI.

Il part, et pour toujours : je suis inconsolable,
O rage ! je n'avois qu'un ami véritable ;
Hé bien, on me l'enlève. Et c'est toi, malheureux ? . . .
Encore ici ? fors, monstre ; ote-toi de mes yeux ;
Sors, dis-je, où crains l'effet de ma juste colère.

Mad. de BONNEFOI, *bas à Armand.*

Sortez, mon cher Armand.

ARMAND, *à Bonnefoi.*

Je pars. Adieu, mon frère.

Rappelle-toi qu'Armand, de ta maison banni,
Malgré ton injustice est toujours ton ami.

Mad. de BONNEFOI, *bas à Armand.*

Il faut dans votre sein que j'épanche mon ame.
Attendez-moi chez vous.

ARMAND.

J'obéirai, Madame,

SCÈNE XII.

Mad. de BONNEFOI, BONNEFOI,

BONNEFOI,

Courez après Chabot. Hélas ! sur son esprit
Peut-être plus que moi vous aurez de crédit :
Peignez-lui les tourmens où sa fuite me livre ;
Qu'il sache que sans lui Bonnefoi ne peut vivre,

Mad. de BONNEFOI,

Avez-vous disposé de ce remboursement,
Que vous avez touché ce matin ?

BONNEFOI.

Non, vraiment,

Mad. de BONNEFOI.

Si vous me le donnez. . . . Je crois, je suis certaine,
Que d'ici le cousin n'est parti qu'avec peine.
En faisant accepter à l'amoureux Barbot
Ces deux mille louis, à compte de la dot
De sa chère Isabelle, on peut bien se promettre
Le retour de Chabot.

BONNEFOI.

Je vais vous les remettre,

Trop heureux à ce prix de lui faire oublier
Les outrages qu'il vient en ces lieux d'effuyer !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Il fait nuit.*)

BONNEFOI, assis dans un grand fauteuil,

A mes vœux si Chabot est toujours inflexible,
S'il s'obstine à me fuir, ma perte est infaillible.
S'il ne vient plus chez moi, tout le monde croira
Mon Civisme suspect ; on me calomnera ;
J'aurai beau me conduire en loyal *Démocrate*,
Je passerai partout pour un *Aristocrate*,
Quoi, l'on me confondroit avec un scélérat !
Si l'honneur d'une femme est tendre, délicat,
L'honneur d'un Citoyen plus que le sien doit être
A l'abri du soupçon. Mais quelqu'un vient.

S C È N E II.

BONNEFOI, JULIE, CARLIN.

JULIE,

Ton Maître

Se dispose à partir ?

CARLIN.

Pour partir il n'attend

Que les chevaux de poste.

JULIE.

Eh ! dis-moi, mon enfant :

Emmenez-vous Melcour ?

CARLIN.

Oui, nous partons ensemble.

JULIE.

Tu viens de voir là-bas son rival ; que t'en semble ?

CARLIN.

Il a l'air d'un butor, d'un dogue, d'un cheval ;

Il ressemble beaucoup à ce *National*,

Qui m'a pris mes ducats.

JULIE.

Eh mais, d'un trait semblable

J'ai de bonnes raisons pour le croire capable.

CARLIN.

Connois-tu de ses tours ?

JULIE.

C'est un filou.

CARLIN.

D'honneur ?

JULIE.

Ce matin au *Manège* il a volé Monsieur,

CARLIN.

Bon !

JULIE.

Il vient bêtement d'étailler à ma vue

La montre de mon maître ; oh ! je l'ai reconnue.

CARLIN.

Je n'en faurois douter ; c'est mon homme.

JULIE.

Bientôt

Je vais m'en assurer, car j'apperçois Barbot ;
Laisse-moi lui parler ; fors.

SCÈNE III.

BONNEFOI, JULIE, BARBOT.

BARBOT.

Est-ce toi, Julie ?

JULIE.

Ah ! vous voilà, Monsieur ? vous nous rendez la vie
Par ce retour charmant, objet de nos désirs ;
Votre absence exiloit d'ici tous les plaisirs.
Nous craignions de ne plus vous revoir.

BARBOT.

Isabelle

L'auroit bien mérité ; mais puisque la cruelle
Se met à la raison, je suis trop généreux,
Pour ne pas étouffer le souvenir affreux
De ses torts envers moi.

JULIE.

C'est fort bien fait.

BARBOT.

J'espère,

Qu'elle triomphera d'un amour téméraire,
Qu'elle oublie Melcour, qu'elle m'adorera.

JULIE.

Sans doute.

BARBOT.

Et promptement.

JULIE.

Sitôt qu'il me plaira

BARBOT.

Tu crois donc ? . . .

JULIE.

A son gré toujours de sa Maîtresse
Une suivante fait diriger la tendresse ;
Et qui veut soupirer avec quelque succès,
Des soubrettes d'abord doit s'assurer.

BARBOT.

Eh mais,

Comment les gagné-t-on ?

JULIE.

L'une avec des caresses,
L'autre avec beaucoup d'or, à force de largesses.

BARBOT.

Quel est ton foible, à toi ?

JULIE.

Devinez.

BARBOT, *voyant embrasser Julie.*
Je t'entend.

JULIE, *reculant.*

Vous n'êtes pas forcier.

BARBOT.

Il te faut de l'argent ?

Ah ! fi.

JULIE.

Que voulez-vous ? chacun à sa folie.

Des médailles, Monsieur, j'ai le goût, la manie ;
 A ma collection oh ! rien ne manqueroit,
 Si j'avois des ducats ; et qui m'en donneroit
 Seroit sûr à jamais de ma reconnaissance.

BARBOT, *tirant une bourse.*

Je vais la mériter ; un peu de patience.

JULIE, *lui arrachant sa bourse.*

Eh ! Carlin. J'ai trouvé ton voleur de ducats.

SCÈNE IV.

BONNEFOI, BARBOT, CARLIN, JULIE.

CARLIN.

Ah ! maraud !

BARBOT, *à Julie.*Qu'il me rende au moins mes *affignats*.

CARLIN.

Quels *affignats* ?

BARBOT.

Mais ceux que l'Officier de garde
Vous a remis tantôt avec cette cocarde.

CARLIN

Bon ! je m'en suis servi ce matin pour payer
Ce costume civique ; ils sont chez le Frippier :
En rendant cet habit ; il te rendra ta somme,
Tes chiffons de papier : c'est un fort honnête homme.

BARBOT.

Vous vous moquez de moi ; cet habit ne vaut pas. . .

CARLIN.

Il vaut pour toi, coquin, mieux que tes Assignats
Avec impunité sous cette souquenille,
Cet habit tricolor, l'ori égorgé, l'ori pille ;
Avec des Assignats, de l'ori, c'est différent,
Vous êtes massacrés, pillés impunément.

JULIE.

Ce que tu dis, Carlin, n'est que trop véritable.

BARBOT.

Mais la justice veut. . .

CARLIN.

Est-ce à toi, misérable,
De parler de justice ? un jour, un jour viendra
Où de tous tes pareils justice se fera.
En attendant, pendart, dans peu je vais te rendre
Ce pourpoint, que la peur m'avoit forcé de prendre.

BARBOT.

A la bonne heure. Mais j'ose attendre de vous,

Que vous ne direz point.

JULIE.

Ne comptez pas sur nous,

Si vous ne vous rendez, sans plus longue remise,
La montre qu'à Monsieur tantôt vous avez prise.

BARBOT, *lui donnant la montre.*

Volontiers. La voici. D'honneur, en la prenant,
J'avois eu le projet de t'en faire présent.

JULIE.

Je vous suis obligée.

BONNEFOI, *à part.*

Ah ! que viens je d'entendre ?

Quoi, Barbot, quoi, celui que je prenois pour gendre,
Est un voleur ! O ciel !

BARBOT.

Vous voyez que je fais

Les choses galamment ; il faut être discrets,

JULIE.

Nous pourrons en parler au coufin ?

BARBOT.

Peu m'importe :

Car il fait tout déjà.

JULIE.

Mais on frappe à la porte ;

Allons voir ce que c'est.

CARLIN.

Serviteur, sans adieu.

BONNEFOI.

Chabot d'intelligence avec Barbot ? ah ! Dieu !
Puis je croire ? . . .

SCÈNE V.

BONNEFOI, Mad. de BONNEFOI, CHABOT,
BARBOT.

Mad. de BONNEFOI, une lanterne à la main,
Cousin, est-ce vous ?

BARBOT.

Oui, cousine.

BONNEFOI, à part sans être vu,
Cousine ?

BARBOT, appercevant Chabot,
Mais que vois-je ? ah ! là drôle de mine
Qu'il a sous cet habit !

CHABOT, avec une perruque,
J'ai celle d'un benêt ;
J'en ai les vêtements au moins.

BARBOT.

Oh ! qu'il est laid
Avec cette perruque et cet habit canelle !
Il a tout-à-fait l'air du père d'Isabelle.

CHABOT.

Oui, j'en conviens ; j'ai l'air d'un sot, d'un Bonnefoi.

Mad. de BONNEFOI.

Où sont les passeports ?

CHABOT.

Les voici.

Mad. de BONNEFOI, prenant les passeports.

Bon.

BARBOT.

Pourquoi

Ce travestissement ? c'est pour le bal, je gage.

CHABOT.

Nous partons.

BARBOT.

Vous partez ?

CHABOT.

Tu feras du voyage.

BARBOT.

Mais . . .

CHABOT.

J'ai pris ces habits pour n'être point connu.

Mad. de BONNEFOI.

Cet ordre que tantôt vous avez obtenu

Contre Melcour, Carlin, mon époux et son frere ? . . .

CHABOT.

J'en ai, selon vos vœux, chargé votre Notaire ;

Il vient de les remettre au Brigadier Janson,

Qui promet qu'à minuit ils seront en prison,

Mad. de BONNEFOI.

Fort bien. Mais cette falle est facile à surprendre ;
 Je crains . . . Allez chez moi vous cacher et m'attendre :
 Sitôt que mon époux dans son appartement
 Se sera retiré, je viendrai doucement
 Vous rejoindre ; et prenant alors l'amour pour guide,
 Nous volerons bientôt. . . .

CHABOT.

Vers le temple de Gnide ?

BARBOT.

Le temple de Guénide ? oh ! oh ! Eh mais, Cousin,
 Dans quel Département est Guénide ?

CHABOT.

Demain

Tu le fauras, suis-moi.

S C È N E VI.

BONNEFOI.

Quel est donc ce manège ?

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux ! est ce un songe ? veillé-je ?
 Mais non. De leurs complots si je ne puis douter,
 Il m'est permis au moins de les faire avorter,
 Hola ! quelqu'un.

S C È N E VII.

BONNEFOI, JULIE.

BONNEFOI.

Allez dire à votre Maitresse,
Que je veux lui parler ; dépêchez ; le tems préf' ;
Qu'elle vienne au plutôt.

S C È N E VIII.

BONNEFOI.

Vous aviez bien raison,
Mon frère, en accusant Chabot de trahison :
Au lieu de profiter d'un avis salutaire,
Me livrant aux transports d'une aveugle colère,
J'ai, pour un scélérat, indignement banni
Un homme vertueux, mon frère et mon ami :
S'il se déchaîne enfin sur le *nouveau régime*,
C'est par prévention ; l'erreur est-elle un crime ?
L'intérêt personnel ne le fait point agir ;
Armand de son erreur auroit pu revenir ;
En voyant le bonheur dont jouit ma patrie,
Il auroit abjuré son *Aristocratie*.
Ton frère, mon ami, rend justice à ton cœur ;
Sois aussi généreux, fais grâce à sa fureur ;
Ah ! que son repentir te touche et te ramène ;

En effuyant ses pleurs, viens alléger sa peine ;
 Chasse le souvenir des torts d'un forcené,
 S'il fut coupable, hélas ! il est infortuné.
 Mais mon frère est bien loin ; vainement je l'implore ;
 Il me fuit ; il me hait.

SCÈNE IX.

BONNEFOI, ARMAND.

ARMAND.

Non, Armand t'aime encore.

Dut-il à tes fureurs t'exposer de nouveau,
 Armand veut de tes yeux déchirer le bandeau ;
 T'arrêter malgré toi sur les bords de l'abyme ;
 Te rendre à tes vertus, en t'arrachant au crime.

BONNEFOI.

Je suis bien revenu de ma prévention
 Pour un perfide ami.

ARMAND.

Quoi ? . . .

BONNEFOI.

De sa trahison,
 De ses affreux projets. J'ai la preuve trop claire.

ARMAND.

Que dis-tu ? quel bonheur !

BONNEFOI.

Un nouveau jour m'éclaire.

113

ARMAND.

Hé bien, sans différer, suis-moi, viens ; pour jamais
Abandonne un pays souillé par les forfaits.

BONNEFOI.

Quoi, parce que Chabot est un perfide, un traître,
Tu veux que je renonce aux lieux qui m'ont vu naître ?
Tu veux que je renonce à cette liberté,
Qui fait de ce séjour un séjour enchanté ?

ARMAND.

Dans cette liberté, que tu vantes sans cesse,
Je ne vois qu'un champ libre à la scélératise.

BONNEFOI.

Tu parles de l'abus qu'on en fait quelquefois.
D'un œil moins prévenu considère nos Loix ;
Tu verras que toujours la raison, la justice
Dirigea nos Décrets.

ARMAND.

Dis plutôt l'avarice ;
C'est elle qui dicta la spoliation
Du Noble et du Clergé.

BONNEFOI.

Leur usurpation
N'est-elle pas prouvée ?

ARMAND.

Avec un tel langage
De qui ne peut-on pas disputer l'héritage ?
Mais, au reste, ces vols sont les moindres horreurs,
Qu'on ait à reprocher à tes Législateurs.



Vos temples profanés et livrés au pillage ;
 La pudeur condamnée à l'insulte, à l'outrage ;
 Les massacres de Caen, de Paris, de Lyon,
 De Versailles, d'Alais, de Nismes, d'Avignon,
 Tant d'excès que vos Loix ont rendus légitimes. . . .

BONNEFOI.

Ah ! Dieux ! jamais nos Loix, favorables aux crimes,
 N'ont ordonné, permis. . . .

ARMAND.

Eh quoi donc ? pardonner,
 Applaudir au forfait, n'est-ce pas l'ordonner ?

SCÈNE X.

BONNEFOI, ARMAND, JULIE.

JULIE.

Ah ! Monsieur ! ah ! Monsieur !

BONNEFOI.

Ciel ! que vient-on m'apprendre ?

JULIE.

A tant de perfidie aurois-je pu m'attendre ?

BONNEFOI.

Achève, mon enfant.

JULIE.

Ah ! quel trait inhumain !

Chabot. . . .

BONNEFOI.

Hé bien, Chabot ?

JULIE.

Chabot, Barbot, Carlin

Ont enlevé Lucette, Isabelle et Madame.

BONNEFOI.

Dieux ! qu'entends-je ?

JULIE.

Melcour, la rage au fond de l'âme,

Les a long-tems suivis ; mais, hélas ! vainement ;

Il n'a pu les atteindre ; ils vont comme le vent.

BONNEFOI.

A ne plus les revoir il faut donc me résoudre.

J'en mourrai sûrement. Grands dieux ! quel coup de foudre !

JULIE.

Madame, en s'en allant, a laissé cet écrit.

ARMAND.

Donne, Julie ; il faut voir ce qu'elle vous dit.

BONNEFOI.

Non, lis toi-même, Armand ; la douleur et la rage

De mes sens accablés m'otent l'entier usage.

ARMAND, *Lifant.**Vous savez, mon cher Bonnefoi,**Que tout ce qui n'est pas défendu par la loi**Est permis. Nul décret ne défend le divorce ;**Vous êtes trop bon Citoyen,**Pour ne pas approuver la raison qui me force*

*A m'unir à Chabot : c'est un homme de bien ;
 Vous m'avez répondu de son Patriotisme ;
 Pour faire preuve de Civisme,
 Je vais l'épouser loin de vous.
 De la jeune et tendre Isabelle
 Barbot va devenir L'époux ;
 Vous l'aviez jugé digne d'elle ;
 Et sa petite sœur, éprise d'un beau feu
 Pour le valet du Capitaine,
 Vient de se décider sans peine
 A s'unir à Carlin. Adieu, mon cher, adieu,
 Quand de ce triple mariage
 Nous aurons serré les doux nœuds,
 Je vous informerai des lieux,
 Où nous aurons fixé notre petit ménage.
 J'espère, mon ami, que vous viendrez nous voir,
 Mais la voiture est prête ; il faut partir ; bon soix.*

BONNEFOI,

De quel front la traîtresse insulte à ma misère !
 Mais qui frappe à la porte ?

JULIE,

Eh ! c'est votre Notaire.

SCÈNE XI.

BONNEFOI, ROBERT, ARMAND, JULIE.

BONNEFOI,

Que voulez-vous, Robert ?

ROBERT.

J'apporte ici l'extrait,

Qu'avant de se coucher, Madame désiroit
Vous montrer.

BONNEFOI.

Quel extrait ?

ROBERT.

Mais celui de la vente

De tous vos biens,

BONNEFOI.

Eh ! quoi. . . .

ROBERT.

Vous avez, je m'en vante,

Un acquéreur honnête ; en bons doubles louïs,
Et non en *affignats*, il a compté le prix,

BONNEFOI.

Il a déjà compté ? . . .

ROBERT.

Surement ; en présence

De nous et de témoins. L'acte porte quittance ;
Tenez, lisez, Monsieur.

BONNEFOI.

Ah ! je suis ruiné,

De tous côtés, hélas ! je suis assassiné,

ROBERT.

Pourquoi ce désespoir ? calmez-vous ; votre somme
Est entre bonnes mains ; et Chabot n'est pas homme. . .

BONNEFOI.

C'est peu que de m'avoir enlevé tout mon bien,
 (Car enfin, mon ami, je n'ai plus rien, non rien)
 Apprenez, apprenez, que le traître, l'infame
 A séduit, m'a ravi mes enfans et ma femme,

ROBERT.

Quoi? . . .

BONNEFOI.

Contre cet escroc, ce lâche ravisseur
 Faisons agir les Loix, armons leur bras vengeur,

ARMAND.

Dans ces tems consacrés au triomphe du crime,
 Il défend l'opresseur, achève la victime.

ROBERT.

Outre qu'il n'a rien fait qui soit contraire aux Loix,
 Chabot peut tout, étant un de nos sept cens Rois.

BONNEFOI.

Eh bien, puisque les Loix d'une juste vengeance
 A ce cœur ulcéré refusent l'assistance ;
 D'un indigne brigand, nous-mêmes, vengeons-nous ;
 Suivons, suivons ses pas ; qu'il tombe sous nos coups,
 Et lavons dans son sang. . . .

ARMAND.

Mais au premier village
 Nous serons arrêtés. Tu fais qu'on ne voyage
 Qu'avec des passeports ; tu n'en as point.

BONNEFOI.

Hélas!

Il est trop vrai. Du prix de ses noirs attentats
Le misérable en paix jouira donc, mon frère ?

ARMAND.

Il faut se résigner.

BONNEFOI.

J'étouffe de colère.

ARMAND.

La Constitution, que tes yeux prévenus
Te faisoient tant aimer. . . .

BONNEFOI.

Eh ! je ne l'aime plus !
De mes yeux fascinés le voile se déchire ;
Il tombe, mais trop tard, hélas ! pour mon martyre.
Sans espoir de retour, grands dieux ! j'ai donc perdu
Ma femme et mes enfans ?

SCÈNE DERNIÈRE.

Mad. de BONNEFOI, BONNEFOI, ARMAND,
ROBERT, ISABELLE, LUCETTE, JULIE,
MELCOUR, FANCHON, CARLIN,
en habit bourgeois.

Mad. de BONNEFOI.

Non, tout vous est rendu,
Fortune, épouse, enfans. . .

BONNEFOI.

Que vois-je ? ciel !

ISABELLE et LUCETTE, aux pieds de Bonnefoi.

Mon père !

I 20

BONNEFOI, à Mad. de Bonnefoi.

Quel stratagème affreux !

Mad. de BONNEFOI, vivement.

Il étoit nécessaire.

Pour vous faire abhorrer la Révolution,
Envain j'eusse emprunté la voix de la raison ;
De l'entendre ce cœur n'étoit pas susceptible ;
Aux seuls avis d'un fourbe il étoit accessible :
Jusqu'à feindre j'ai cru pouvoir m'humilier,
Le succès a pris soin de me justifier.
Je fus, en partageant, du moins en apparence,
D'un époux aveuglé la fatale démence,
Et d'un vil scélérat l'amour et les forfaits,
Les forcer tous les deux à servir mes projets :
Pour vous peindre vos Loix, protectrices du crime,
Il falloit un instant vous en rendre victime ;
Pour vous faire abjurer une funeste erreur,
Il falloit vous plonger dans l'excès du malheur ;
Et par l'heureux secours d'un mal imaginaire,
Prouver les maux réels qu'elles pouvoient vous faire.

BONNEFOI.

Ah ! comment reconnoître ? . . .

Mad. de BONNEFOI.

En devenant heureux,

En fuyant avec nous ces détestables lieux :

A quatre pas d'ici trois voitures m'attendent ;

Suivez-moi.

BONNEFOI.

Volontiers. Ah ! tous mes vœux ne tendent . . .

Mais, à l'heure qu'il est, qui peut venir encor ? (*à Julie.*)
Allez voir. (*Julie sort.*)

LUCETTE, à Carlin.

Qu'as-tu fait de l'habit *tricolor* ?

CARLIN, à Lucette.

Il figure à présent avec plus d'avantage
Sur le corps de Barbot ; afin que son visage
Fut de sa vilaine ame un fidelle miroir,
Je viens de l'empâter de dix couches de noir.

LUCETTE, à Carlin.

On le prendra pour toi.

BONNEFOI, à Julie qui rentre.

Je tremble. Eh bien, Julie,

Qu'est-ce ?

JULIE.

Quatre soldats de la Gendarmerie,

Qui, croyant arrêter et mon Maitre et Carlin,
Conduisent en prison Chabot et son cousin.

Mad. de BONNEFOL.

Sachez que la méprise est un peu volontaire ;
Le Brigadier Janson de Robert est le frère ;
C'est un homme d'honneur qui s'entend avec moi,
Et qui par ses vertus anoblit son emploi.

JULIE.

Si du Patriotisme il n'a que la grimace,
Je doute que long-tems il conserve sa place.

BONNEFOI, à Mad. de Bonnefond.

Que ne vous dois-je point ? ah ! sans doute qu'Armand

Savoir tous vos projets ?

Mad. de BONNEFOI,

Oui, depuis un moment,

J'espére que Melcour maintenant peut prétendre
A la main d'Isabelle ?

BONNEFOI, embrassant Melcour,

Embrassez-moi, mon gendre.

Mad. de BONNEFOI,

Que la pauvre Fanchon. . . .

BONNEFOI.

Ah ! ma chère, c'est toi ?

FANCHON.

C'est moi-même : j'avions juré sur notre foi
De ne pas approcher d'un maître *Démocrate* ;
Le ferment ne tient pas ; il est *Aristocrate*.

BONNEFOI.

Oui, j'abjure à jamais une funeste erreur,
Qui m'avait écarté du chemin de l'honneur :
Je brûle de me joindre à ces coeurs magnanimes,
Qui s'arment, pour purger la France de ses crimes ;
Puissé-je par mes pleurs et mes remords affreux
Désarmer de mon Roi les frères généreux !
Puissé-je voir bientôt tous les Rois de la terre
Seconder leurs efforts, en déclarant la guerre
A cette faction, qui du poids de ses fers
A formé le projet d'accabler l'Univers !
Puissé-je voir enfin cette secte ennemie
De toutes les vertus, proscrite, annéantie ;

123

Et le Peuple, expiant ses coupables fureurs,
Se baigner dans le sang de ses instigateurs !

ARMAND.

Réprime ce transport, quoique très-légitime.
Au désespoir, crois-moi, ne forçons point le crime ;
Le coupable résiste à qui doit le punir.
Ah ! ne fermons jamais la porte au repentir !

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

31

Sainte Geneviève et de l'Amour des pauvres à la
fin de l'Antiquité et au commencement du Moyen-
âge.



PARIS 1860

N O T E S.

(1) *Comme étant dans le sens.* Expression crée par les *Démocrates*, pour désigner ceux qui soutenoient la Révolution.

(2) *Est donc un Enragé?* On appelloit *Enragés* les *Jacobins* les plus forcezés.

(3) *A la Cour d'Orléans il faudra le traduire, &c.* Tribunal établi par l'Assemblée-Nationale pour juger les crimes de *L'Ère-Nation*. Il a sacrifié peu de victimes, au grand mécontentement de ses fondateurs.

(4) *La Marne. Hola! La Marne.* — *A ce cinquième nom, &c.* On a donné le nom de *Département de la Marne* à une partie de la Province de Champagne.

(5) *Il n'est jamais sorti de son Département : La France, en 1790, a été divisée en 83 Départemens.*

(6) *J'enrage au fond du cœur de voir ces Sans-Culottes, &c.* Nom qu'on a donné à cette foule de gens déguenillés et soudoyés pour les insurrections ; le plus grand nombre avoit été tiré des galères ou des prisons, par ordre de l'Assemblée-Nationale.

(7) *Ils refusent leur compte, et l'on fait bien pourquoi.* Plusieurs Membres de l'Assemblée-Nationale, ayant demandé, en 1791, qu'elle rendît compte de l'emploi des 1200 millions d'*Affigats* dépensés, elle passa à l'ordre du jour.

(8) *Sans craindre les volées, le feu ni la lanterne.* Dans les émeutes populaires les poteaux des lanternes des rues servoient de potences.

(9) *Qu'enfin depuis trois ans l'on retient en prison, &c.* Le 6 Octobre 1789, après le massacre des Gardes du Corps à Versailles, Mr. de La Fayette conduisit le Roi au Château des Tuilleries ; il ne sortit de cette prison, que pour être transféré à la Tour du Temple.

(10) *L'autre que j'entendons la messe de l'Intrus.* On appelloit ainsi les prêtres qui, ayant prêté un serment contraire à la religion Catholique, avoient usurpé la place des Pasteurs légitimes.

(11) Que je reconnaissions pour Dieu Monsieur Camus. Monsieur Camus Rapporteur du Comité de Constitution, et auteur des Décrets, appellés la Constitution Civile du Clergé.

(12) Dans leur propre parti va choisir des victimes. Les Jacobins accusoient les Aristocrates de brûler eux-mêmes leurs Châteaux, et de se faire assassiner, pour dégoûter les François de la Révolution.

(13) En attendant l'heure de l'Assemblée, &c. Ellipse reçue.

(14) Aux Tribunes allons gagner mes trente sols. Solde ordinaire des gens gagés pour applaudir les orateurs du côté gauche.

(15) Tout ce que vous voulez est décreté d'urgence. Les Décrets d'urgence étoient des Décrets passés sans formes légales, pour en éviter la lenteur dans les occasions pressantes.

(16) Né de parents obscurs, sans bien et sans fortune, &c. Tout ceci est historique. Chabot étoit fils d'un marmiton du Séminaire de St. Geniez, en Rouergue: il y fut élevé gratuitement, et n'en sortit que pour être placé au Collège de Rodez, en qualité de maître de quartier. Il en fut bientôt chassé, pour avoir voulu corrompre un de ses élèves. Obligé d'aller cacher sa honte dans un Cloître, son impiété et son libertinage le rendirent en peu de tems odieux à tous ses Confrères; censuré par ses supérieurs, sans le consentement du Pape il parut, en 1789, en habit Séculier: Apôtre de la secte Jacobine, il fut nommé Grand Vicaire de l'Evêque Constitutionnel de Blois, et bientôt après député à l'Assemblée Législative: il fut un des Conventionnels qui votèrent la mort de Louis XVI, et fut lui-même guillotiné le 31 May 1794.

(17) Redoutez-le plutôt. La Fayette et Baily, &c. Premiers favoris du peuple, et principaux Agents de la Révolution. Celui-ci a été guillotiné sous le règne de Robespierre; l'autre n'a échappé à la mort que par la fuite.

(18) Et trois ou quatre amis de Bouche ou de Briffot. Bouche et Briffot Membres de l'Assemblée-Législative.

(19) Eh mais, Dieu ne l'est pas. Si l'on en croit la Fable, &c. Impiété familiale à Chabot, en parlant de la Bible.

(20) Il préfère les droits de Citoyen-actif. Le Citoyen-actif avoit le droit de voter aux Assemblées Primaires; il suffisoit, pour l'être, de payer 40 sols d'impositions.

(21) Quand j'y serai, messieurs, y verrez-vous plus clair? Bon mot de l'Abbé Maury, qui désarma le peuple, qui le menaçoit de la lanterne.

(22) Mais un National, bien plus que lui soigneux, &c. On appelloit National les soldats de la Garde-Nationale.

(23) Ne les regrettiez point. Voici des Affignats, &c. Ce papier-monnaie perdoit déjà 50 pour cent.

(24) *Tout porte désormais l'empreinte Tricolore.* Néologisme usité.

(25) *On ne vend maintenant les biens Nationaux, &c.* Les biens de la Couronne, des Emigrés, du Clergé, de l'Ordre de Malte, &c. qui avoient été confisqués.

(26) *Et croit aux Revenans.* Les Aristocrates, qui se flattent d'une Contre-Révolution, appelloient *Revenans* les Emigrés, et tous les autres propriétaires, qu'on avoit dépouillés de leurs biens.

(27) *Qu'il prouve qu'avec nous il fait cause commune.* Tous les gens riches, qui n'achettoient point du bien du Clergé, étoient suspectés et persécutés.

(28) *Une fille à présent ne dépend plus que d'elle.* En vertu des *Droits de l'Homme* les enfans se croyoient affranchis du joug paternel.

(29) *A trente-six Carras.* Jeu de mots. Allusion au Journaliste Carras, ardent Révolutionnaire.

(30) *Des Suppôts de Coblenz.* Que de conspirations supposées par les Jacobins, pour satisfaire à des intérêts personnels, ou exercer des vengeances particulières! Que de Crimes prêtés aux Emigrés, pour irriter le peuple contre eux!

(31) *Ira le dénoncer au Comité des Douze,* &c. Le Comité des recherches étoit alors composé de douze Membres.

(32) *Il veut troubler la paix.* Les Jacobins ont mis grand nombre de particuliers sous leur dépendance, en déclarant pensionnaires de l'Etat toutes les corporations dépouillées de leurs biens, et tous leurs créanciers.

(33) *Le besoin qu'il aura de nous le rendra sage.* Chabot a proposé plusieurs fois de déclarer propriétés Nationales tous les biens des particuliers, et d'accorder à chaque Citoyen une pension, qu'on lui augmenteroit ou diminueroit à raison de son civisme.

(34) *Livrer traitrusement l'Ile de Valenciennes.* Barbot peut bien croire qu'il existe une île appellée Valenciennes. N'a-t-on pas fait croire au peuple de Paris, en 1792, que six Vaissaux Anglois de 74 avoient remonté le Rhin et bombardé Strasbourg? un Membre de l'Assemblée-Nationale n'a-t-il pas dit, *Eh! qu'importe la perte de nos îles?* Orléans ne nous fournit-il pas assez de sucre?

(35) *Arrêter, égorguer ces hommes vertueux,* &c. Déjà depuis deux ans on emprisonnoit et l'on égorgoit les Prêtres, qui refussoient de prêter un serment contraire à leur religion.

(36) *Trouvent dans le Sénat leurs salaires tout prêts.* Voyez dans le journal des Débats les Décrets relatifs aux galériens de Château-vieux et aux 28 Coupe-têtes d'Avignon. Plus de 30,000 Françoisavoient été

Égorgés dans le midi de la France par l'Armée des Brigands d'Avignon ; les chefs furent arrêtés ; on instruisoit leur procès, lorsqu'un décret ordonna leur élargissement. Les Députés de ces monstres vinrent recevoir à Paris les applaudissemens de l'Assemblée-Législative, le 26 Octobre 1791 : le Président, en leur offrant les honneurs de la séance, leur dit *Vos Compatriotes sont nos amis, &c.*

(37) Il faut être victime ou bien Autropophage. Mr. de Belzunce fut immolé par le peuple, en 1789, et Mr. Guillotin, en 1791 ; leurs membres encore humains furent coupés par morceaux, et dévorés par leurs assassins.

F I N.

